

## **NOTE TO USERS**

**This reproduction is the best copy available.**

UMI<sup>®</sup>



Écho ironique et altérité chez Flora Balzano :  
*L'Autre est un je*  
suivi de *Y'a pus d'eau dans piscine* (récit)

Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise  
en lettres françaises, option écriture littéraire

par Geneviève Caron

Département de langue et littérature françaises  
Université McGill, Montréal

Août 2008



Library and Archives  
Canada

Published Heritage  
Branch

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*  
*ISBN: 978-0-494-66913-6*  
*Our file* *Notre référence*  
*ISBN: 978-0-494-66913-6*

#### NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

#### AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

---

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**

## Table des matières

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Résumé.....                      | iii |
| Abstract.....                    | iii |
| Remerciements.....               | iv  |
| Introduction.....                | 1   |
| La structure de l'ironie .....   | 3   |
| La tendance humoristique .....   | 8   |
| L'auto-ironie.....               | 13  |
| L'impossible résolution .....    | 20  |
| Conclusion .....                 | 24  |
| Bibliographie .....              | 27  |
| Y'a pus d'eau dans piscine ..... | 29  |
| Prologue .....                   | 30  |
| Chapitre I .....                 | 33  |
| Chapitre II.....                 | 44  |
| Chapitre III.....                | 56  |
| Chapitre IV .....                | 68  |
| Chapitre V.....                  | 73  |
| Épilogue .....                   | 84  |

## Résumé

*Soigne ta chute*, roman de l'écrivaine néo-québécoise Flora Balzano, déjoue nombre de stéréotypes associés à la figure de l'immigrant grâce à l'ironie de sa narratrice. La partie critique de ce mémoire s'intéresse à décrire comment l'ironie de ce personnage marginalisé devient une stratégie d'énonciation identitaire. Cet essai étudie les référents convoqués puis dénoncés – les *échos ironiques* – par la narratrice. Ces échos témoignent de l'inscription culturelle du personnage au Québec, tout en affirmant la complexité de sa subjectivité. La mise en évidence des mécanismes de l'ironie nous permet de mieux comprendre les stratégies d'écriture exploitées dans *Y'a pus d'eau dans piscine*, récit qui constitue le volet *écriture littéraire* de ce mémoire. Ce texte met en scène une narratrice qui ne se satisfait pas des catégories identitaires traditionnelles et qui a recours à l'ironie et à la digression pour créer de nouveaux espaces énonciatifs. Ce personnage au genre hybride parvient ainsi à relativiser les conséquences de son altérité.

## Abstract

In *Soigne ta chute*, a novel by Neo-Quebecer writer Flora Balzano, immigration stereotypes are challenged by the irony of the narrator. The critique section of this thesis describes how the irony of a marginalised character can yield an identity statement. This essay studies how Quebec realities are echoed in an ironic manner by the narrator, illustrating her cultural identity within Quebec society yet all the while affirming her complex subjectivity. The observation of the ironic mechanisms will allow for a better understanding of the exploited strategies depicted in the creative writing section of this thesis, the novel *Y'a pus d'eau dans piscine*. The character portrayed in this novella is unsatisfied with traditional identity categories and makes use of irony and digression to create new identity configurations. Those strategies then allow this character to gain perspective on the consequences of her gender hybridization.

## Remerciements

La réalisation de ce travail a été rendue possible grâce au soutien et aux encouragements de plusieurs personnes. Parmi elles, je souhaite remercier d'une manière particulière Madame Catherine Leclerc, qui a assuré la direction de ce mémoire. Son ouverture, sa rigueur et ses judicieux conseils ont rendu mon expérience stimulante et satisfaisante.

Mes remerciements sont aussi adressés à Marie-Pierre, Olivier, Johanne, Monique, Jérôme, Chantal, Gabriel et Sylvie, qui ont accepté de consacrer quelques heures de leur précieux temps à la lecture d'un récit encore en chantier. Leurs commentaires m'auront permis de progresser dans ma démarche de création.

Enfin, j'aimerais souligner la patience de Joelle ainsi que le support de ma famille. Leur foi en moi m'aura convaincue d'aller jusqu'au bout!

À vous tous, merci.

## Introduction

La construction de l'identité, qu'elle soit sexuelle, culturelle ou sociale, relève de l'articulation complexe d'une série de vecteurs. Certains traits, pensons par exemple aux attributs physiologiques propres à la femme, suggèrent une appartenance objective à une communauté. C'est toutefois dans l'adhésion aux valeurs de ce groupe – dans un mouvement celui-là subjectif – que l'identité, ici l'identité féminine, est pleinement assumée. L'identité s'actualise donc dans l'action mais surtout dans l'interaction, puisque l'identification aux valeurs du *Même* implique simultanément le rejet du système de valeurs de *l'Autre*. L'identité s'affirme ainsi avec son contraire obligé, l'altérité, qui constitue la négativité contre laquelle tout groupe d'appartenance pose ses limites.

Les enjeux relationnels inhérents à la revendication de l'identité contribuent à la prégnance des discours des groupes culturels dominants. Pourtant, comme le remarque Janet Paterson dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, la postmodernité a vu se multiplier les sujets à la voix marginale. Homosexuels, autochtones, chômeurs ou autres représentants de groupes dont l'identité n'est pas légitimée, ont investi l'altérité qui leur était traditionnellement imposée. En se l'appropriant, ils ont récupéré les modèles de référence qui structurent l'organisation du monde afin de s'y situer.

Au Québec, les écritures migrantes ont été une manifestation probante de ce phénomène. Elles proposaient la mise en récit de l'acquisition de nouveaux repères culturels par des personnages issus de minorités ethniques. Au début des années quatre-vingt, suite à l'échec référendaire, la littérature québécoise était elle-même marquée par une forte thématization du pays absent. L'imaginaire



migrant, qui se développe principalement autour du thème de l'exil, s'inscrivait alors naturellement dans des préoccupations similaires<sup>1</sup>.

Flora Balzano, écrivaine néo-québécoise d'origine algérienne, viendra avec *Soigne ta chute* rafraîchir le discours sur la position incertaine de l'immigrant. Paru en 1991, le roman aura su répondre avec une énergie nouvelle aux plus douloureuses revendications d'un Antonio D'Alfonso, d'un Marco Micone, ou d'une Régine Robin. *Soigne ta chute* dénonce l'ethnocentrisme du Québec terre d'accueil avec une intelligence et une ironie qui furent saluées par la critique journalistique. Les articles encenseurs de Pierre Foglia et de Nathalie Petrowski contribuèrent au succès de librairie rencontré par ce roman qui demeure jusqu'à aujourd'hui sans suite.

Flora Balzano se met à l'écriture en français, sa langue maternelle, après une série d'ateliers de création à l'Université Concordia. Elle publie à la fin des années quatre-vingt quelques nouvelles en revue, nouvelles qui sont intégrées à *Soigne ta chute*. Le récit fragmentaire présente une narratrice immigrante, ancienne *junkie* et maintenant mère. Cette narratrice est établie au Québec depuis plus de vingt ans mais on lui refuse toujours l'identité québécoise, la reléguant dans les marges de la société. À partir de cette périphérie, le personnage mise sur une stratégie fort efficace pour s'affirmer : l'auto-ironie. En se moquant de ses propres maladresses et de ses efforts pour éviter les quiproquos culturels, la narratrice remet en question son altérité et parvient à désamorcer les stéréotypes qui lui sont associés.

Nous constatons que la narratrice de *Soigne ta chute* affirme sur un mode ironique, et donc pour mieux la nier, la marginalité de sa position migrante. Mais quel est l'effet, sur l'identité du personnage, de l'expression ironique de sa propre altérité ? L'auto-ironie conteste-elle l'exclusion dont la narratrice est victime en vue de légitimer son appartenance à l'identité québécoise ? Mise-t-elle plutôt sur l'affirmation d'une identité insatisfaite par les pôles de cette opposition binaire ? Pour évaluer la position identitaire revendiquée par la narratrice de *Soigne ta chute*, nous définirons d'abord l'ironie. Nous observerons comment elle imprègne

---

<sup>1</sup> Pierre Nepveu aborde notamment le sujet dans *L'écologie du réel*.

le récit pour façonner la personnalité de la narratrice. Nous nous intéresserons ensuite aux mécanismes spécifiques de l'auto-ironie, stratégie discursive qui prend pour cible la spécificité identitaire du personnage principal. L'étude de cette auto-ironie, qui mise tantôt sur la démonstration d'une conscience des réalités québécoises et tantôt sur leur dénonciation, nous permettra enfin d'établir la posture d'énonciation particulière de la narratrice de *Soigne ta chute*.

### ***La structure de l'ironie***

La quantité et la diversité des ouvrages qui abordent la notion d'ironie témoignent du fait qu'il s'agit d'un concept qui excède le domaine du littéraire. En effet, si psychologues, linguistes et philosophes – pensons à Freud, Kerbrat-Orecchioni et Jankélévitch – se sont intéressés à décrire ses caractéristiques et ses fonctions, c'est que l'ironie convoque, en plus d'une dimension rhétorique (stylistique), des composantes affectives, linguistiques et même axiologiques. L'ironie, loin d'être uniquement une figure du langage, est aussi une figure du discours et une figure de pensée. Dans le texte littéraire, elle devient une stratégie narrative complexe.

Précisons d'abord que l'ironie s'inscrit au sein du vaste ensemble des phénomènes humoristiques. Qu'ils soient volontaires ou non, causés par le hasard ou alors astucieusement préparés, les mots d'esprits, calembours, blagues, railleries et autres facéties jouent un rôle essentiel dans la communication d'idées et de sentiments sur notre monde. Nous admettons instinctivement que le rire provoque un certain plaisir, plaisir issu pour Kundera de « la certitude qu'il n'y a pas de certitudes <sup>2</sup> ». Tel que nous l'a appris Freud<sup>3</sup>, l'humour s'engage dans une économie de la représentation de la réalité et favorise une épargne affective. La plaisanterie est source de satisfaction psychique parce qu'elle permet, sur un mode allusif, d'accéder à des éléments refoulés par la censure ou l'inhibition.

---

<sup>2</sup> M. Kundera, *Testaments trahis*, p. 46.

<sup>3</sup> S. Freud, *Les mots d'esprits et ses rapports avec l'inconscient*.

Les phénomènes humoristiques, en condensant des idées qui, d'ordinaire, ne sont pas rapprochées, proposent des perspectives nouvelles sur des réalités convenues et créent des *interférences*. Ces brouillages résultent de répétitions, d'accumulations ou d'inversions et correspondent, selon l'expression de Bergson, à *du mécanique plaqué sur du vivant*<sup>4</sup>. L'humour s'attaque à ce qui perd sa souplesse ou son sens critique par excès d'habitude. Ses cibles sont donc les attitudes stéréotypées, les clichés du langage, les rapports sociaux ritualisés, bref, la mécanisation de la vie et de la pensée. La multiplicité des sens convoqués par la blague provoque une déviation, un décrochage, de la pensée dite normale. C'est ce même principe d'interférence dénonciatrice qui est au centre des mécanismes de l'ironie. Il ne lui est pas exclusif mais se construit dans l'ironie selon une structure bien particulière.

L'usage courant confond souvent les notions *humour* et *comique* de même qu'*humour* et *ironie*. Pourtant, rarement *comique* et *ironie* sont-ils utilisés comme para-synonymes. Si l'humour est la tendance générale à présenter les choses de manière à en révéler les aspects insolites, le comique en est la tendance plaisante et l'ironie sa propension railleuse, moins rieuse. Ainsi, le comique et l'ironie entretiennent un rapport différent au sérieux. Le premier s'y oppose, alors que la seconde en constitue, d'après Jankélévitch, « une circonlocution, comme le luxe est une variété sophistiquée du nécessaire<sup>5</sup> ». L'ironie singe le sérieux, sollicite la perspicacité d'un public à saisir son jeu, et fonctionne à la manière d'un mensonge qui voudrait afficher sa nature mensongère.

En raison de cette caractéristique de l'ironie, on l'a souvent décrite comme un trope apparenté à l'antiphrase, figure qui consiste à dire le contraire de ce que l'on veut faire entendre. Pourtant, cette définition réductrice semble inapte à décrire l'effet de l'ironie dans un texte, se contentant d'étudier les ironies ponctuelles<sup>6</sup>. Elle ne pourra, par exemple, aider le lecteur à comprendre le sens

<sup>4</sup> H. Bergson, *Le rire*, p. 23 et ailleurs.

<sup>5</sup> V. Jankélévitch, *L'ironie*, p. 61.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet l'article de Catherine Kerbrat-Orecchioni, « L'ironie comme trope », qui étudie « l'ironie n'excédant pas la dimension du mot ou du syntagme, à l'exclusion de celle qui

d'un texte tel que *La modeste proposition* de Jonathan Swift, texte entièrement construit selon une *suspension volontaire de jugement*<sup>7</sup>. Le texte propose, pour résoudre le double problème de surpopulation et de famine dans l'Irlande du dix-huitième siècle, d'utiliser les enfants comme nourriture. Ce texte est éminemment ironique, mais il serait malaisé de chercher à trouver le contraire d'une telle proposition. Il donne à lire la collusion d'un monde absurde et du monde réel en feignant de *suspendre* des évidences fondamentales.

L'inversion est inhérente à toute ironie, mais la tension qui existe entre ce qui est dit et pensé par l'ironiste ne se réduit pas à un rapport de contradiction. Le contraire s'avère le terme qui, dans le spectre des oppositions, pose le plus simplement un rapport antagonique. Par exemple, dire « quel temps splendide! » sous l'orage est plus univoque que « je sens quelques gouttes », mais tant l'antiphrase que la litote sont ici ironiques.

À partir de cet exemple, Dan Sperber et Deirde Wilson, dans l'article « Les ironies en tant que mentions », proposent d'ailleurs une interprétation de l'ironie qui fait généralement consensus. Ils la présentent comme un procédé par lequel l'ironiste mentionne des énoncés, hypothétiques ou réels, afin d'en révéler l'absurdité. Les énoncés ironiques fonctionnent comme des citations qu'on ne « comprend qu'en supposant qu' [elles] veulent exprimer quelque chose à propos de leur énoncé plutôt qu'au moyen de lui.<sup>8</sup> » Ces énoncés ont valeur d'*écho*. Ils sont trafiqués, repris dans un nouveau contexte qui permet de souligner leur manque de logique.

Les *échos ironiques* provoquent des interférences parce qu'ils s'inscrivent dans un horizon d'attente qui n'est pas respecté. Par exemple, si l'on escompte une température clémente en prévision d'une activité et qu'au moment de la réaliser il pleut à verse, on pourra ironiser en disant « quel temps splendide! » Cette ironie souligne comment le pronostic météorologique se superpose à la réalité avec un

---

imprègne la totalité d'un texte et caractérise l'attitude globale de son énonciateur », p. 108.

<sup>7</sup> L. Cazamian, *Études de psychologie littéraire*, p. 101 et ailleurs. Cette notion est également commentée dans R. Escarpit, *L'humour*.

<sup>8</sup> D. Sperber et D. Wilson, « Les ironies en tant que mentions », p. 403-404.

manque flagrant de pertinence. L'ironiste n'émet pas de constat sur l'état réel des choses ; il admet simplement l'absurdité de la prévision. La *non-pertinence* qu'acquiert la proposition dans un nouveau contexte est ainsi dénoncée par l'attitude particulière de l'ironiste. En effet, il joue lui-même d'*impertinence*, ou d'insolence, dans l'effronterie avec laquelle il signale l'aporie.

L'irrévérence de l'ironiste face à son énoncé lui permet, puisqu'il ne le prend pas en charge, de l'évaluer de façon critique. La finalité de la mention ironique d'un énoncé est donc sa dévaluation. L'ironie suggère certes l'existence implicite d'une gamme de perspectives qui entrent en opposition avec celle mentionnée, mais elle se contente de dénoncer une proposition absurde ou qui l'est devenue. Elle ne présente jamais de véritables solutions de rechange à l'énoncé critiqué, suggérant tout juste leur existence. L'ironie revendique ainsi constamment la relativité.

La communication détournée qu'est l'ironie repose nécessairement sur une ambiguïté. Avec son faux-sérieux, elle donne pour logiques des aberrations que l'auditoire, s'il est compétent, disqualifiera. Pour repérer l'ironie – et les échos qu'elle convoque – ses récepteurs doivent posséder des compétences interprétatives. Elles sont fondées sur la connaissance que l'auditoire possède de l'ironiste lui-même et du milieu duquel il est issu. Dans cette mesure, l'ironie est susceptible de renforcer les limites entre les groupes culturels puisqu'elle :

apparaît bien comme une éthologie langagière, comme une procédure énonciative, à finalités essentiellement topographiques, constitutive d'espacements et de regroupements, de redistribution permanente d'espaces sociaux et de système de valeurs à travers un jeu sur les espaces d'énonciation.<sup>9</sup>

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'ironie n'est pas l'apanage des dominants ; elle émerge de groupes, légitimés ou non. Lucie Joubert en a fait la démonstration dans son essai *Le carquois de velours*, consacré à l'étude de l'ironie des femmes dans le roman québécois. Si l'ironie des groupes en position minoritaire est complexe à percevoir, il ne faut pas questionner leur capacité à en

---

<sup>9</sup> P. Hamon, « L'épidictique: au carrefour de la textualité et de la socialité », p. 89.

user, mais plutôt l'aptitude des lecteurs à la saisir puisque les mécanismes de désambiguïsation de l'ironie sont analogues aux processus de construction de l'identité culturelle. La formation de l'identité implique un mouvement simultané d'identification et de mise à distance. L'interprétation de l'ironie reproduit cette dynamique et dès lors, l'*Autre* est celui à qui les subtilités de l'ironie échappent. Catherine Kerbrat-Orecchioni<sup>10</sup> a proposé un modèle selon lequel tout acte verbal ironique se joue ainsi entre un ironiste, une cible (personne ou situation dénoncée qui constitue la source de l'écho), et des témoins (individus aptes à décoder l'intention ironique). Pour notre analyse, nous envisagerons comme du sarcasme une ironie qui prend à témoin sa cible elle-même, afin de lui faire réaliser sa propre bêtise. Une ironie dont la cible et l'ironiste sont confondus sera quant à elle nommée auto-ironie (ou autodérision).

L'originalité de *Soigne ta chute* réside dans son utilisation particulière de l'auto-ironie. Dans ce récit, la narratrice s'acharne à attaquer sa propre spécificité identitaire. L'énonciation ironique de sa propre altérité par ce personnage est une stratégie qui engage le texte dans une *double rhétorique de l'inversion*. L'énonciation de son altérité participe d'un premier mouvement d'opposition à l'énonciation de l'identité. Se disant *Autre*, la narratrice emprunte un discours qui nie sa complexité identitaire et qui la réduit à un statut de non-Québécoise. Lorsque cette altérité, déjà pleine d'enjeux énonciatifs, s'affirme sur un mode ironique, un second mouvement d'inversion est provoqué, celui inhérent à la tension entre un énoncé ironique et sa source implicite. Mais quel est le sens donné à la dénonciation des prétentions du discours de l'altérité ? Si la narratrice refuse d'être perçue comme l'*Autre*, est-ce pour intégrer le *Même* ou encore pour revendiquer une identité qui excède ces cadres ? Notre analyse s'emploiera maintenant à retrouver la trace implicite de la position identitaire suggérée par le dispositif énonciatif du roman de Flora Balzano, lequel constitue un véritable tour de force.

---

<sup>10</sup> C. Kerbrat-Orecchioni, « Problème de l'ironie ».

## *La tendance humoristique*

*Soigne ta chute* n'est pas un texte qui repose en entier sur une suspension volontaire de jugement. Il s'agit d'un récit où des ironies ponctuelles surgissent dans le discours de la narratrice et dans celui des personnages. Pour être saisis, ces moments doivent être préparés par des indices qui mettent en place une tonalité à tendance ironique. Puisque « le récepteur d'un message adopte une attitude de décodage très différente selon qu'il connaît le locuteur ou le groupe idéologique dont il se fait le porte-parole<sup>11</sup> », cette opération est essentielle à la perception par les lecteurs des intentions ironiques de la narratrice.

Plusieurs instances narratives se relaient dans *Soigne ta chute*. Le roman s'ouvre sur un prologue narré par la fille aînée du personnage principal. Celui-ci, une néo-Québécoise « née d'un père moitié italien moitié espagnol et d'une mère moitié polonaise moitié corse, en Algérie, pendant la guerre<sup>12</sup> » assure ensuite l'intégralité de la narration de la première partie. Ce personnage, fréquemment présenté dans l'acte d'écriture, se pose comme contemporain au temps de la narration. La deuxième partie est moins uniforme. La voix de la mère, toujours présente, est relayée par celle de la jeune immigrante et de la junkie qu'elle a été. Le récit laisse également place à de brèves intrusions du côté de son enfance. La plupart des épisodes sont narrés au présent, mais quelques passages constituent des analepses racontées par la narratrice adulte. Plusieurs périodes de la vie du personnage principal sont ainsi évoquées et, sauf dans celle de l'enfance, on y retrouve une propension générale à user d'humour et d'ironie.

Les multiples formes d'humour contenues dans le roman remplissent le rôle de signaux déclencheurs d'interférences. La narratrice s'amuse à déséquilibrer le lecteur avec des réflexions paradoxales telles que « moi je dis qu'il y a des négations qu'on peut affirmer, comme il y a des tas de raisons positives d'être

<sup>11</sup> C. Kerbrat-Orecchioni, « Problèmes de l'ironie », p. 32.

<sup>12</sup> F. Balzano, *Soigne ta chute*, p. 35. (La référence des prochaines citations du roman sera placée entre parenthèses dans le texte.)

négative » (p. 91). Le texte est constamment à l'affût de faits insolites, où l'anodin n'est jamais très loin du sérieux. Des passages délirants, comme celui où la narratrice écrit à la société *London Life* pour réclamer un voyage, se concluent de façon douloureuse : « Et voilà. Bien torché. J'ai toujours eu du talent pour m'exprimer. Pourtant, ma langue maternelle ça n'est pas le français mais le silence. » (p. 60) Alors que le lecteur se croit guidé dans un épisode drolatique, des réflexions qui renferment une charge émotive importante surgissent sans prévenir. La narration donne l'impression d'une désinvolture étonnante, *comme si* elle ne s'inquiétait pas des constats troublants dont elle foisonne. L'humour permet à la narratrice d'affecter cette liberté insolente et excessive pour déjouer le sérieux avec lequel elle appréhende sa réalité. La narratrice s'amuse ainsi à faire s'entrechoquer diverses tonalités, de manière à créer un ton des plus grinçants.

La forme fragmentaire privilégiée par le récit favorise également le décrochage. Par exemple, le quatrième chapitre de la seconde partie est constitué d'un seul jeu de mot. Il est présenté comme un poème : « Papa met l'horloge à l'heure / Maman fait du tricot / Et moi je suis junkie / Chacun ses petits travaux d'aiguille » (p. 83). Ces petites vignettes captées sur le vif se juxtaposent et construisent un ensemble où règne la déroute. Les ruptures humoristiques préparent le lecteur à percevoir l'ironie de la narratrice parce qu'elles l'invitent constamment à douter de son sérieux. Dès le prologue, d'ailleurs, la tendance du personnage principal à user d'ironie est annoncée. Dans cet échange houleux initié par les questions de la mère à sa fille, on peut lire :

– Dis-le. Quoi? Qu'est-ce que tout le monde dit?

– Que tu m'aimes moins qu'elle.

Je n'ai plus prononcé un seul mot pour la laisser sur une note culpabilisante. Sauf que les anciens hippies, ça culpabilise pas. Je les entendais, elle puis ma sœur, s'embrasser et se souhaiter bonne nuit. C'était horrible. Puis elle a eu le culot de vouloir m'embrasser aussi.

– N'entre pas! J'ai crié sur un ton sec comme un biscuit soda.

– D'accord. Comme tu voudras. Bonne nuit quand même, ô, toi que j'aime moins.



Alors moi, s'il y a une chose qui m'écœure dans la vie, à part ma mère, c'est l'humour. (p. 21. Souligné dans le texte.)

Ce passage présente un emploi quasi canonique de l'ironie. La mère y fait écho à un discours antérieur bien réel dont on peut aisément situer la source. Elle taquine sa fille qui, loin de s'esclaffer, admet néanmoins l'attitude moqueuse de sa mère. L'insistance sur la fausseté de la conception de la jeune fille, suggérée notamment par le *ô* vocatif et par l'italique, permet à l'enfant autant qu'au lecteur de décoder l'intention ironique de la mère. La surenchère agit comme un indice qui favorise l'identification des incongruités du discours. Elle aide le lecteur à procéder à la désambiguïsation, véritable finalité de la réception de l'ironie. Puisque ce type d'affectation forcée, tout comme l'apparente désinvolture, est fréquent chez le personnage qui nous intéresse, il devient nécessairement suspect et nous aide à mieux cerner sa personnalité.

Rares sont les cibles qui échappent au regard mordant de la narratrice. Celle-ci tentera de nous convaincre qu'on « ne peut nier que certains crayons viennent avec des idées incorporées alors que d'autres non » (p. 44). Ce passage, présenté sous le couvert d'une vérité absolue, annonce de lui-même son manque de pertinence. La formule introductive attire l'attention sur le fait que la croyance, objet de l'écho, est farfelue, et ce, même si la narratrice semble y adhérer. Au moment où la narratrice évoque l'arrivée au Québec de sa grand-mère maternelle, qui fut « éblouie par les grands espaces saint-léonardiens » (p. 39), elle mise encore sur la capacité du lecteur à relativiser la description. La narratrice joue à déconstruire l'image stéréotypée de la vastitude de tous les décors canadiens. St-Léonard constitue certes un quartier aux qualités nombreuses, mais la surenchère permet ici de le dépeindre ironiquement comme un endroit plus idyllique qu'il ne l'est en réalité.

La perception de l'ironie repose ainsi sur une communication ambiguë et fragile où le lecteur, aidé par les indices du contexte et par la personnalité d'une narratrice qui se construit peu à peu, arrive à traduire les véritables pensées du personnage. L'apparente ambiguïté de certains propos de la narratrice le fera peut-être douter un instant de leur fiabilité. L'exagération et la désinvolture propres à

l'impertinence de l'ironiste le mèneront vers une interprétation en faveur de l'ironie. De plus, afin de présenter des propositions relativement univoques, l'humour de la narratrice s'attaque fréquemment à des clichés de la culture québécoise. Les incongruités de ces images figées sont faciles à identifier pour le lecteur familier avec cet espace culturel. Le récit tend à mettre en scène une narratrice qui, malgré qu'on ne lui reconnaisse pas une réelle québécoité, démontre une conscience étonnante des réalités locales. Elle considère par exemple que Montréal est

agréable pendant les *vacances de la construction*. Le reste du temps, c'est l'horreur. Et s'il n'y avait pas les Montréalais, avec leur patience, leur entêtement, leur non-violence, [elle] voudrai[t] jamais y mettre les pieds. Et tout cas pas l'hiver. Ni l'été. [...] Le printemps alors ? Ouais, pas mal le printemps, après la *slotche*. Ouais, le printemps, pour l'étonnement! De deux au cinq mai! (p. 71 Nous soulignons.)

Ici encore, non seulement la compréhension de l'ironie nécessite-elle une certaine connaissance du contexte montréalais, mais encore faut-il que ce contexte soit familier à l'ironiste elle-même. Le recours à une terminologie précise permet l'exagération, et la pertinente critique du climat québécois qui en résulte illustre une parfaite maîtrise des référents exploités. Toutefois, si la narratrice est capable de cocasses descriptions de réalités québécoises, elle perçoit de manière beaucoup plus acerbe les membres la société québécoise. Ses interactions avec des personnages québécois font surgir des tensions qui stimulent l'ironie de la narratrice.

Un réalisateur, qui ne « réalise même pas [qu'il lui] fait de la peine » (p. 35), refuse au personnage un rôle qu'elle n'aurait pu interpréter, selon lui, avec crédibilité à cause de son accent. Il existe, pour la narratrice comme pour l'auteure, un rapport trouble avec la spécificité du français québécois, cette langue qui, comme chez Régine Robin, n'est « ni tout à fait autre, ni tout à fait la même [que la sienne]<sup>13</sup> ». Ainsi, malgré qu'elle écrive dans sa langue maternelle, la narratrice est confrontée aux écarts d'un registre régional déstabilisant. La narratrice du roman vit principalement l'impossibilité de devenir québécoise à

---

<sup>13</sup> L. Gauvin, « L'écriture nomade », *Langagement*, p.185.

travers cette barrière linguistique. Son accent identifie constamment le personnage à une étrangère et cette différence semble représenter une menace à la cohésion sociale. Dans un autre passage où la narratrice, jeune immigrante, est à la recherche d'un endroit où loger, elle est à nouveau stigmatisée :

- Vous avez une chambre à louer?
  - T'es une p'tite française; toé, il m'a affirmé.
- J'avais prononcé six mots exactement. Suffisants pour me faire repérer. J'ai dit, *ouais, mais je me soigne*. (p. 87 Souligné dans le texte.)

L'ironie dénonce ici la croyance éminemment raciste selon laquelle la différence est une maladie qu'il faut guérir. La narratrice n'adhère pas à cette croyance, bien au contraire, mais semble l'attribuer à son interlocuteur. Elle tente de piéger l'homme qui accorde une importance à son accent. Le dialogue présente un contexte d'énonciation clair et mise sur des intonations qui sont traduites par des marques typographiques (ici les italiques) invitant, tout comme les jeux de mots, à prendre avec distance les propos de la narratrice.

Ces exemples d'ironie ponctuelle, entre des personnages ou adressées directement au lecteur, nous permettent de constater le parti pris de la narration pour des moments à la limite du sérieux. Si nous pouvons dégager une tendance générale à l'ironie dans le roman, tendance qui se manifeste dans la quasi totalité du récit et frappe sans compter des cibles des plus diverses, nous constatons toutefois que le récit de la narratrice adulte et contemporaine au temps de l'écriture s'attaque à une cible de prédilection : la narratrice elle-même.

La narratrice, lorsqu'elle est adolescente ou jeune adulte, est capable de sarcasme envers d'autres personnages. Toutefois, quand vient le temps de parler de la condition migrante, seule l'adulte est en mesure de plaisanter sur la vulnérabilité de sa position. En effet, le passage que nous venons d'analyser, où la jeune narratrice attaque le logeur, ne convoque-t-il pas un autre élément du texte ? Il apparaît se poser lui-même comme la source de l'écho du titre. Au terme du récit, le lecteur constate qu'il est effectivement nécessaire de *soigner sa chute*, son arrivée dans un nouvel univers culturel. S'il faut soigner cette arrivée, ce n'est pas

pour traiter sa différence comme on le ferait d'une maladie ni pour prodiguer à son identité les soins qui en rétabliraient l'intégrité. *Soigner sa chute* signifie plutôt apporter un souci particulier, empreint d'attention, au processus d'adaptation que représente l'immigration. Peut-on penser que ce même constat est établi par la narratrice adulte qui se moque dans *Soigne ta chute* de ses conceptions de jeune immigrante ?

### ***L'auto-ironie***

Puisque rares sont les réalités qui échappent à l'ironie de la narratrice, il n'est pas étonnant de découvrir que celle-ci n'hésite pas à se présenter elle-même sous un jour moqueur. Elle le réalise avec audace, allant même jusqu'à éclipser, par la tonitruance de l'auto-ironie, les cibles de son ironie *simple*. Lorsqu'elle s'acharne à dépeindre ses propres travers, c'est plus précisément en attaquant sa position d'immigrante. L'altérité devient alors une cible de choix du récit. Comme le souligne Janet Paterson,

la mise en discours de l'*Autre*, comme construction textuelle, est toujours tributaire d'un processus de surdétermination : si l'*Autre* est une figure marquée, incontournable pour le lecteur, c'est dû à l'accumulation de diverses stratégies narratives.<sup>14</sup>

*Soigne ta chute* exploite quantité de ces stratégies parmi lesquelles on retrouve, outre la stigmatisation linguistique dont la narratrice est victime, l'évocation directe de l'étrangeté et l'éclatement de l'énonciation.

Le motif de l'altérité se dessine comme la véritable toile de fond du roman. Pleinement consciente des enjeux de la prise de parole d'une néo-Québécoise, l'auteure met en exergue à son roman un poème de Prévert qui joue sur la notion d'étrangeté avec humour :

Être ange  
c'est étrange  
dit l'ange

<sup>14</sup> J. Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, p. 36-37.

Être âne  
 c'est étrâne  
 dit l'âne  
 Cela ne veut rien dire  
 dit l'ange en haussant les ailes  
 Pourtant  
 si étrange veut dire quelque chose  
 étrâne est plus étrange qu'étrange  
 dit l'âne  
 Étrange est  
 dit l'ange en tapant des pieds  
 Étranger vous même  
 dit l'âne  
 Et il s'envole (p.9)

Ce poème, comme un écho des théories constructionnistes, nous rappelle que toute altérité est relative et fondée sur des rapports de pouvoir. *L'Autre*, c'est celui dont la différence est jugée suffisante par un *groupe de référence*<sup>15</sup> pour légitimer son exclusion. L'étranger n'existe qu'à partir du point de vue du groupe dominant, qui impose une valeur, une connotation (souvent négative) à un trait distinctif sans signification ontologique. Nommer sa différence permet de la relativiser et de revendiquer la légitimité de son identité. Le poème de Prévert, tout comme *Soigne ta chute*, table sur la précarité de toute position identitaire et en souligne la complexité.

*Soigne ta chute* renverse les modèles traditionnels de la construction de *l'Autre* lorsque la narratrice assume, en apparence, le statut d'altérité que sa société d'accueil lui attribue. La différence du personnage est marquée par son « p'tit accent français » (p. 34), cette spécificité linguistique qui l'empêche de passer inaperçue. Cette différence contribue à sa stigmatisation puisqu'elle s'avère l'argument fondateur de son altérité. Persuadée de sa marginalité, la narratrice émet un troublant constat : « Je ne serai jamais québécoise. Voilà. On ne devient pas québécoise. » (p. 33) Pourtant, deux pages plus loin, le personnage se convainc, avec un percutant exemple à l'appui, de son appartenance au Québec :

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 23. (Cette notion est puisée chez E. Landowski, *Présences de l'autre.*)

Je suis québécoise. Depuis bientôt vingt-cinq ans que j'vis que j'gèle, que j'chiaie, j'chus québécoise, je l'jure. La preuve, quand je vais en France, *aloreu vous aloreu, vous venez du Québèque vous, hé? Ah, si, si, si ça s'entang bieng, allez, ça s'entang tout de suiteu [...]*. (p. 35)

Le principal postulat sur lequel se fonde l'altérité de la narratrice, son accent, est mis en doute par cette soudaine réversibilité qu'il acquiert dans un nouveau contexte. Ces deux passages, mis en parallèle, présentent une situation ambivalente où les tensions jouent un rôle prépondérant. Ces arguments qui s'invalident tour à tour se posent bel et bien sous une forme ironique. La narratrice se fait écho à elle-même et l'instabilité des repères de son discours suggère que ce sont ses *propres conceptions* qui sont rendues inopérantes.

L'autodérision fait ainsi se confondre les instances de l'ironiste et de la cible. Ce réarrangement du trio ironique aura des conséquences sur la structure des relations entre les actants du trio, et plus particulièrement sur la position énonciative revendiquée par le biais d'un tel choix discursif. L'étude des contextes d'énonciation et des glissements énonciatifs nous permettra d'établir cette position.

Nous avons admis d'emblée que l'ironie appartient au discours, dans son acception linguistique, que le *Robert* décrit comme « l'exercice de la faculté du langage [...] par opposition au système abstrait que constitue la langue<sup>16</sup> ». Cette prise en charge du langage qu'est l'acte énonciatif se traduit dans le texte par la présence d'une *subjectivité* identifiée par Benveniste comme la « capacité du locuteur à se poser comme sujet<sup>17</sup> », à se renvoyer à « lui-même comme *je* dans son discours<sup>18</sup> ».

La structure fragmentaire du texte nous invitait à lire *Soigne ta chute* comme le discours d'une même narratrice à diverses époques. L'observation des déictiques, indices de concomitance spatio-temporelle avec l'énonciation, nous autorise à y découvrir, sinon une pluralité d'énonciateurs, du moins une

<sup>16</sup> A. Rey (dir.), *Le nouveau petit Robert*, Édition 2000, p. 735

<sup>17</sup> E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, p. 259.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 260.

multiplicité de contextes d'énonciation qui influencent la posture énonciative de la narratrice. Le roman présente, même si ce n'est pas de façon linéaire, une évolution chronologique de la situation d'énonciation du personnage. Par exemple, un passage narré par l'adolescente tel « moi, en quinze ans et trois mois d'existence, y a des tas de gens qui m'ont aimée. Et maintenant, je pose la question aux murs [...] qu'est-ce que ça m'a donné ? » (p. 91) se distingue de cet autre extrait qui présente le vague à l'âme de la narratrice adulte : « qu'est-ce que je fous ici, les pieds dans le four [...] Où vais-je? Qui suis-je? » (p. 49). Malgré que ces passages évoquent des interrogations similaires et s'inscrivent tous deux dans la subjectivité énonciative, ils réfèrent à des situations d'énonciation distinctes et actualisent ainsi des subjectivités différentes.

Ces différents moments d'énonciation, qu'ils se situent du côté de l'adolescence ou de l'âge adulte, impliquent un rapport différent à l'espace québécois et affectent la construction de l'ironie. La prise en charge des référents culturels, qui est manifeste dans la période adulte, rend compte d'une situation de communication nouvelle, qui se fonde par définition sur « tout un environnement socioculturel, l'ensemble des circonstances déterminant un acte d'énonciation<sup>19</sup> ». L'auto-ironie, du moins celle qui porte sur la position immigrante, ne semble ainsi possible qu'au moment où la narratrice acquiert une conscience de la réalité sociale québécoise.

Par exemple, lorsque la narratrice raconte une aventure de jeunesse *a posteriori*, elle se rappelle son ignorance du statut de *société distincte* de sa province d'accueil : « j'avais presque quatorze ans et demi et je venais tellement juste d'arriver au Québec que c'était encore pour moi le Canada et même pire, l'Amérique » (p. 95-96). La narratrice est capable d'auto-ironie puisqu'elle sait créer une distance avec sa conception antérieure, qui lui apparaît alors dans toute son absurdité. Lucie Joubert note que « l'humour littéraire a besoin d'espace pour se faire entendre, de temps pour se mettre en place et d'atmosphère pour se faire

---

<sup>19</sup> D. Maingueneau, *L'énonciation en linguistique française*, p. 32.

comprendre. Il faut le laisser nous donner le ton.<sup>20</sup> » Comme nous l'avons souligné plus tôt, il est essentiel, grâce aux indices du texte, de découvrir et de construire la personnalité de la narratrice ou sa tendance à user d'humour. Ce que nous découvrons maintenant, c'est que la narratrice développe une capacité à s'auto-ironiser à l'intérieur même de l'évolution de son récit. La multiplication des contextes d'énonciation, suggérée par les différentes temporalités, permet ainsi à l'auto-ironie de se fonder sur les conceptions d'une subjectivité antérieure qui devient alors la source de nombreux échos ironiques.

La distance autocritique nécessaire à la mise en place de ces échos s'articule également dans *Soigne ta chute* via l'instance des personnes grammaticales. Le *je* est le pronom qui à lui seul est gage de subjectivité. Il s'inscrit dans des relations que Benveniste nomme *corrélation de personne* et *corrélation de subjectivité*. La première oppose les pronoms *je/tu* à la non-personne *il*. La troisième « personne » possède un référent fixe, au contraire de la première et de la deuxième personne, investies dynamiquement dans l'acte de langage. La corrélation de subjectivité s'établit quant à elle entre la personne subjective (*je*) et la personne non-subjective (*tu*), puisque seule la première est dotée de transcendance alors que la seconde en est dépendante. Les formes plurielles des pronoms personnels constituent dans cette perspective non pas des multiplications de personnes mais plutôt des amplifications. Par exemple, *nous* est un « *je* dilaté au-delà de la personne stricte<sup>21</sup> » qui « estompe l'affirmation trop tranchée de *je* dans une expression plus large et diffuse<sup>22</sup> », tout en conservant la prédominance de la subjectivité. Les cas particuliers du *on*, qui exprime une « généralité indécise<sup>23</sup> », et du *vous* indéfini prennent également leur importance dans cette perspective et leur emploi se situe à la frontière de l'énonciation.

Les passages auto-ironiques de *Soigne ta chute* exploitent ces caractéristiques des pronoms personnels et misent sur de nombreux glissements

<sup>20</sup> L. Joubert, *L'humour du sexe : le rire des filles*, p. 157.

<sup>21</sup> E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 235. Notons que le *nous* peut représenter plusieurs possibilités: *je+tu*, *je+il*, *je+vous* et autres variations.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*



énonciatifs qui donnent à lire une subjectivité, pour ainsi dire, migrante. L'extrait suivant, tiré du troisième chapitre, en témoigne. Ce passage condense les enjeux importants du récit :

C'est un monde quand même, de ne pas réussir à se faire accepter. Au début, bon, on se dit bon, c'est normal, je viens d'arriver. On est tout maladroit, on ne connaît pas les usages, on multiplie les gaffes, la boule de patates pilées, si ronde, si parfaite, qu'on la garde pour la fin du repas tant on jurerait une boule de crème glacée. À la vanille? Avec le steak ? Savent pas bouffer, des vrais sauvages ces Canadiens. La gueule qu'on s'attrape quand on goûte, j'aime mieux ne pas y repenser. Et encore, quand le mec qui vous plaît bien vous offre une liqueur et qu'on dit *non, merci, je ne bois pas. Oui, oui, certain, je ne bois pas. Jamais? Non, jamais. Jamais? Non, jamais. T'es sûre?* On est sûr de rien quand on est immigrant. (p. 35-36)

La narratrice évoque les maladresses de son passé, auxquelles elle fait écho, en passant du *je*, personne subjective, au *on*, usage limitrophe entre non-personne et subjectivité estompée, puis au *vous* indéfini, non subjectif. Comment ce discours à trois voix conserve-t-il sa cohérence ? Dominique Maingueneau suggère que ces formes sont généralement utilisées dans le discours pour détacher l'énonciateur de la situation d'énonciation dans une visée ironique puisque « l'ironie se comporte comme le discours indirect libre qui lui non plus n'a pas de marques propres et opère sur une frontière énonciative, entre deux voix.<sup>24</sup> »

L'écho ironique fonctionne bien comme le discours indirect libre. Il tend à détacher le locuteur, ou ici la narratrice, de l'énonciateur original, même lorsqu'il s'agit du même personnage. Si le *je* s'articule en modalités externes, impersonnelles et non subjectives, ce procédé ne leurre pas le lecteur. Les gaffes racontées sont bien celles de la narratrice. Sa voix réussit à suggérer qu'elle s'est bel et bien détachée du personnage maladroit et risible qu'elle a été. L'auto-ironie démontre dans ce cas l'évolution de la conscience subjective de la narratrice. À ce propos, Joubert note que

l'auto-ironie constitue, jusqu'à un certain point, un indice de santé. Les narratrices qui recourent à l'auto-ironie semblent se dire : « Comment ai-je pu tomber si bas? » Chaque trait d'ironie

<sup>24</sup> D. Maingueneau, *L'énonciation en linguistique française*, p. 151.

qu'elles décochent dans leur propre direction annonce, d'une certaine façon, qu'on ne les y reprendra pas.<sup>25</sup>

Le recours à l'auto-ironie influence la position de l'ironiste au sein du schéma communicationnel inhérent aux situations ironiques de même que la position des récepteurs à qui l'ironie s'adresse. L'ironie traditionnelle, comme le remarque Hamon, dédouble son auditoire puisqu'elle « communie avec ses complices (qui comprennent à demi-mot, qui accèdent au sens implicite) en excommuniant les naïfs, les balourds, les cibles (qui n'ont accès qu'au sens explicite).<sup>26</sup> » Mais on ne peut reconnaître de mouvement d'exclusion général dans l'auto-ironie de *Soigne ta chute*.

L'auto-ironie se construit dans le roman de Flora Balzano sur un modèle où l'ironiste nie le principe d'exclusion posé comme postulat de son altérité. La narratrice de *Soigne ta chute* témoigne constamment de son nouveau statut d'initié et fait la preuve qu'elle a quitté le monde des naïfs. L'auto-ironie tend ainsi à se transformer en clin d'œil de complicité. Pierre Schoentjes, dans son essai *Poétique de l'ironie*, observe d'ailleurs que l'auto-ironie favorise la constitution de personnages sympathiques avec qui le lectorat est porté à s'identifier :

Aujourd'hui encore, nous apprécions plus volontiers l'ironie chez quelqu'un qui ne la dirige pas de façon systématique contre les autres mais se l'applique à l'occasion à lui-même. L'auto-ironie ne doit pas se tourner nécessairement contre des défauts : elle porte souvent sur des valeurs qui ne sont pas propres à l'ironiste mais que celui-ci partage avec un groupe spécifique.<sup>27</sup>

L'apparente désinvolture qu'on trouve dans l'ambivalence identitaire de la narratrice de *Soigne ta chute* contribue à construire un personnage qui, malgré ses propos subversifs, n'est pas perçu avec hostilité. Ainsi, l'auto-ironie de la narratrice de *Soigne ta chute* a non seulement tendance à faire se confondre l'ironiste et la cible mais contribue également au décroisement des frontières entre tous les actants, proposant une sorte d'universalité relative des situations décrites. Le récit ne cherche pas à rendre homogène l'expérience de tous mais

<sup>25</sup> L. Joubert, *Le carquois de velours*, p. 50.

<sup>26</sup> P. Hamon, « L'épidictique... », p. 89.

<sup>27</sup> P. Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, p. 186.

réitère le caractère relatif et réversible de toute identité/altérité. Le roman propose une solution de rechange à la fermeture à l'*Autre*, soulignant, comme le fait Michael Cronin, que la « celebration of difference can lead to an embrace of other differences, the universalism lying not in the eradication of the other, but in sharing a common condition of being a minor other<sup>28</sup> ».

Les maladresses concrètes évoquées par la narratrice de *Soigne ta chute* deviennent des *types* et, d'intimes, elles sont attribuées, grâce à la dépersonnalisation pronominale, à l'ensemble des immigrants. Ces interférences et quiproquos humoristiques, causés par les disparités culturelles, sont dénoncés et donc désambiguïsés. Cette opération invite la cible amplifiée à se rallier aux témoins hypothétiques, le lectorat québécois.<sup>29</sup> L'auto-ironie est construite de manière à être interprétée dans sa totalité et par la cible et par les complices, et à faire la démonstration de la communion des univers de référence du personnage et du lectorat. De double qu'il est dans l'ironie traditionnelle, le mouvement de l'auto-ironie dans *Soigne ta chute* devient unidirectionnel et rassembleur. L'auto-ironie peut-elle alors proposer une résolution à la position identitaire de la narratrice ? Ce serait, on s'en doute, nier les principes de relativité sur lesquels l'ironie se fonde.

### ***L'impossible résolution***

*Soigne ta chute* participe de la revendication d'une identité qui ne serait ni celle des systèmes traditionnels de l'altérité, altérité réductrice imposée par la non-cohérence avec un groupe de référence, ni celle de la québécoité telle que mise en scène dans le récit, apparemment impossible à atteindre puisque le personnage n'a pas vu le jour sur le territoire du Québec. Cette identité est implicite, jamais formellement nommée; elle demeure marginale, sans être stigmatisée. Elle se construit tout en négativité. La position d'immigrante fait du personnage une non-

<sup>28</sup> M. Cronin, *Translation and Globalisation*, p. 152.

<sup>29</sup> Lectorat francophone issu du territoire québécois qui constitue, dans le contexte du *Soigne ta chute*, le groupe de référence qui pose la narratrice comme un élément marginal.

Québécoise. Or, par l'ironie, la narratrice vient précisément suggérer qu'elle *n'est pas* cette non-Québécoise. La double négative vient renchérir l'ambivalence identitaire du personnage. Cette ambivalence ne saura trouver de résolution si elle est menée sur le mode ironique qui, rappelons-le, revendique toujours la relativité des perspectives. En effet, la finalité de la mention ironique de tout énoncé est sa dévaluation. L'auto-ironie du récit attaque la spécificité du personnage telle qu'elle est perçue – et imposée – par le groupe de référence. Le fait de souligner l'absurdité de ce point de vue n'établit pas pour autant l'appartenance définitive de la narratrice à l'espace culturel québécois. L'auto-ironie parvient tout juste à suggérer que la perception de l'immigrante par sa société d'accueil ne rend pas compte de toutes les facettes de son identité.

La mise en discours ironique de l'altérité propose ainsi un système axiologique souple qui permet de renverser les prétentions de la construction de l'*Autre*. Les stratégies discursives mises en œuvre dans *Soigne ta chute* s'engagent à mimer la logique illogique du discours sur l'*Autre* – qui fait pourtant consensus – et à dévoiler les enjeux qu'il sous-tend.

La démonstration des compétences culturelles de la narratrice nous invite d'abord à considérer qu'elle occupe un espace authentique dans l'univers social québécois. La narratrice va jusqu'à se trouver des affinités avec la tension identitaire québécoise :

il y a deux choses qui réussissent à me faire monter les larmes aux yeux instantanément : une claque sur la gueule et la chanson *Un Canadien errant*. Si je n'étais pas Québécoise, qu'est-ce que je m'en foudrais de ce Canadien banni des foyers. (p. 40)

Le personnage s'efforce de promouvoir son appartenance subjective au Québec, son sentiment de partager les préoccupations que sont l'exil et la recherche du pays absent. Car en effet, la position minoritaire du Québec francophone en Amérique du Nord n'est pas sans rappeler la précarité du statut de l'immigrant. *Soigne ta chute* mise abondamment sur cette parenté symbolique. Pourtant, l'identification avec la condition québécoise est constamment mise en doute par le personnage lui-même. Elle se transforme en sympathie, sentiment beaucoup plus

modéré, quand la narratrice fait la preuve des multiples décalages entre son propre parcours et celui du Québec. Par exemple, lorsqu'elle évoque l'arrivée de sa grand-mère au Québec, la narratrice raconte :

Le Québec était son quatrième pays. Elle a essayé de s'intégrer au maximum. C'est se désintégrer qu'elle a su. Quand je dis son quatrième pays, c'est pour être polie. Parce que si je voulais être méchante, hein, je pourrais dire par exemple que le Québec n'est pas un pays. Hein ? Je pourrais. Ça fait mal ? Nianianiania. J'ai souvent eu mal aussi, au drapeau. (p. 39)

Le sentiment d'appartenance qu'éprouve la narratrice n'est pas doublé d'un attachement objectif à l'histoire politique du Québec. Alors que l'auto-ironie tend à suggérer un mouvement unilatéral de communion avec l'espace québécois, l'ironie, lorsqu'elle est tournée vers les institutions québécoises, est utilisée à des fins beaucoup plus corrosives. Le personnage admet néanmoins que ses critiques trouvent en partie leur source dans une jalousie qu'elle éprouve à l'égard des Québécois :

Je suis jalouse de ne pas être une vieille souche. C'est pas juste. Mon arbre généalogique ça n'est pas un érable qui s'écoule dans un petit sceau. [...] Mon arbre généalogique provient du croisement d'un tremble et d'un saule pleureur. *L'immigrantus errantissimus* qu'on l'appelle en latin dans le texte. (p. 40-41)

On comprend que l'espace particulier occupé par la narratrice, puisqu'il ne possède que certains points de rencontre avec la culture québécoise, permet au personnage de mettre à distance cet univers social. La position de l'étranger est une situation privilégiée pour dénoncer les mécanismes, au sens bergsonnien de la raideur mécanique de l'habitude, qui fondent l'identité culturelle. Sa situation, celle de l'entre-deux, permet à la fois l'acceptation d'un certain nombre de valeurs et la récusation des systèmes totalisants. L'impertinence propre à l'ironie est ainsi entièrement tournée vers l'actualisation d'une liberté de penser et d'être. Les perspectives introduites par l'étranger sont alors susceptibles de faire naître de nouvelles configurations sociales.

Le personnage de *Soigne ta chute* découvre ainsi la nécessité de créer la position identitaire qui lui sied. La narratrice a, par exemple, fréquemment recours

aux néologismes pour se nommer. Comme elle est « *immigrantus errantissimus* » (p. 41) et non pas une *Québécoise de souche*, elle est aussi un spécimen rare, faite de « pure acrylaine » (p. 65), identité qui fait également écho à une expression consacrée, soit *Québécois pure laine*. Elle voyage, sans attache, avec un « passeport d'apatride » (p. 39). Pourtant, elle se « languit[t] » (p. 120) d'une terre et tente de s'approprier la ville de Montréal. Notre-Dame-de-Grâce devient un quartier à la consonance familière à propos duquel elle pense : « Ça me rappelait mon pays. J'aurais pu naître à N'Didji, de père et de mère parfaitement inconnus. » (p. 97)

Les tentatives dynamiques de l'immigrante pour s'inventer, pour inventer ses propres repères ou, du moins, les choisir, favorisent la découverte et l'ouverture d'un Québec pluriel et métissé, à l'image même des origines du personnage. On constate que malgré un désir de passer inaperçue, malgré sa volonté de ne plus se faire repérer, particulièrement à cause de son accent, la narratrice préférera sa propre marginalité à l'invisibilité. En écho aux politiques multiculturalistes<sup>30</sup>, notamment aux mesures de discrimination positive, la narratrice suggère d'ailleurs :

Je ne peux sûrement pas me réclamer de la minorité visible. Alors quoi? Invisible. Un moignon de la minorité invisible? Non. Au secours! Il y a des limites à la minimalisation. J'ai un accent, aigu, c'est pas grave. Je fais partie de la minorité audible, c'est tout. On va m'entendre, donc. (p. 37-38)

Nombreux sont les épisodes du récit qui témoignent de l'incapacité de la narratrice à intégrer la spécificité québécoise traditionnelle. Pourtant, sa façon de percevoir et de décrire ces événements, par l'usage de référents et d'échos ironiques franchement québécois, prouve qu'elle participe à son espace culturel. Ce paradoxe marque bien comment le personnage ne peut se résoudre à habiter une identité stéréotypée. Son insatisfaction face à l'identité québécoise culmine dans ce passage où, en écho direct à l'une des prémisses de l'identité québécoise

---

<sup>30</sup> Notons que ces politiques sont contestées parce qu'elles fragmenteraient la société et favoriseraient la ghettoïsation de groupes ethniques. Voir à ce sujet l'essai de Neil Bissoondath *Le marché aux illusions*.

qu'elle avait elle-même posées, le *chialage*, la narratrice fait le « vœu d'arrêter de chialer » (p. 72). Ce désir montre qu'il subsiste dans le récit une tension entre un désir d'appartenance, confirmé par de nombreux arguments, et un besoin de marginalité qui sans cesse les réfute. Le récit parvient à désamorcer cette tension, à la délester de sa charge destructrice. Grâce à la désinvolture, même si elle est affectée, et à l'humour, la narratrice triomphe de l'angoisse d'être l'*Autre*.

Pour Albert Memmi, le détachement propre à l'ironie est la solution privilégiée pour conserver une saine distance avec la culture, quelle soit d'origine ou d'accueil. La perspicacité de l'ironie permet de percevoir ce que la culture a de fictionnel, de relatif et de réversible. Elle est une attitude qui permet d'éviter de reproduire les systèmes mécanisés de la confrontation avec une culture majoritaire. Dans cet affrontement, les individus appartenant à de groupes minoritaires réagissent trop souvent par l'une ou l'autre de ces tendances :

les uns vont répondre à l'hostilité par un refus précautionneux de tout ce qui rappelle l'assaillant et, simultanément, par une confirmation renouvelée de leur appartenance, comme s'ils trouvaient dans cette singularisation la meilleure des cuirasses contre l'érosion par le fleuve tumultueux de trop puissants étrangers. Les autres, à l'inverse, se refusant et refusant plus ou moins violemment leur groupe d'origine, s'ingénieront à ressembler, d'aussi près que possible, à des groupes d'adoption, comme s'ils espéraient échapper à leurs coups en se confondant dans leur foule : ce qu'on appelle l'assimilation<sup>31</sup>.

## Conclusion

L'identité de la narratrice du roman de Balzano, implicitement entendue dans son discours métissé, est une identité en construction, perfectible, jamais achevée. Le personnage est engagé dans une démarche de *transculturation*, terme proposé pour la première fois en 1940 par Fernando Ortiz pour traduire « les

---

<sup>31</sup> A. Memmi, « Les fluctuations de l'identité culturelle », p. 98.

différentes phases du processus de transition d'une culture à l'autre<sup>32</sup> ». Ces phases impliquent non seulement l'acquisition de la culture d'accueil et le déracinement de la culture d'origine, mais aussi la création de nouveaux espaces culturels, trois phénomènes observables dans *Soigne ta chute*.

La lecture vigilante et attentive du roman nous permet de saisir de nombreux échos ironiques au sujet de l'altérité des immigrants, échos auxquels le personnage de *Soigne ta chute* oppose une conscience nouvelle des réalités de la culture québécoise. La narratrice parvient à subvertir le personnage de *l'Autre*, construction idéologique qui ne rend pas la complexité identitaire de tout individu, et à se poser comme *Autre de l'Autre*. Son identité se construit implicitement entre *l'Autre* et le *Même*, ces concepts qui échouent tous deux à traduire l'identité individuelle. L'ambivalence qui subsiste dans l'identité du personnage, l'impossibilité de trouver une position identitaire satisfaisante, fait bien la preuve qu'il y a ironie, ironie du sort pour l'individu en position minoritaire.

L'analyse de *Soigne ta chute* aura permis de mettre en évidence des mécanismes d'écriture qui rendent, avec énergie, lucidité et ludisme, une tension fondamentale entre assimilation et singularité. Cette même tension constitue la préoccupation centrale de mon texte de création intitulé *Y'a pus d'eau dans piscine*. J'y exploite des outils semblables à ceux privilégiés par la narratrice de *Soigne ta chute* pour traiter de tourments identitaires, soient l'auto-ironie et une apparente désinvolture.

Récit épisodique narré à la première personne, mon travail de création présente une narratrice qui s'intéresse à l'unité précaire du prisme identitaire, aux tensions qui s'installent entre les pôles objectifs et subjectifs de la construction de l'identité. Sa position paradoxale, elle dont le genre sexuel semble hybride, est source d'un profond malaise. Le personnage le combat tant bien que mal, mais l'empreinte de la culture et de la filiation ne s'efface pas si facilement. *Y'a pus d'eau dans piscine* convoque ainsi tout un univers référentiel qui marque la réflexion du personnage. La *dérive* constitue alors le principe de construction du

---

<sup>32</sup> J. Lamore, « Transculturation: naissance d'un mot », *Vice Versa*, n°21 (1987), p. 18-19.



texte, avec ses nombreuses digressions, tout autant que le moteur de la progression thématique.

L'ambivalence identitaire du personnage est marquée par les nombreux constats d'inadéquation qui ponctuent son histoire. À la manière de la narratrice de *Soigne ta chute*, celle de *Y'a pus d'eau dans piscine* s'efforce de trouver, sinon de forger, et de nommer l'espace identitaire qui lui convient. Les deux récits soutiennent à cet égard que *l'Autre est aussi un je*. L'auto-ironie constitue dans ce contexte une stratégie qui vise à amenuiser l'impact des différences sur le rapport au monde et à réhabiliter la subjectivité d'un personnage marginalisé.

## Bibliographie

### Œuvre à l'étude

BALZANO, Flora, *Soigne ta chute* (1991), Montréal, XYZ, « Romanichels de poche », 1992.

### Corpus théorique

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Tome 1, Paris, Gallimard, 1966.

BERGSON, Henri, *Le rire*, Paris, PUF, (1900) 1959.

BISSOONDATH, Neil, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*, traduit de l'anglais par Jean Papineau, Montréal, Boréal; Liber, 1995.

BOURGEOIS, René, *L'ironie romantique*, Grenoble, Les Presses universitaires de Grenoble, 1974.

CAZAMIAN, Louis, *Études de psychologie littéraire*, Paris, Payot, 1913.

CRONIN, Michael, *Translation and Globalisation*, London, Routledge, 2003.

ESCARPIT, Robert, *L'humour*, « Que sais-je? », n° 877, Paris, PUF, 1972.

FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, (1930) 1979.

GAUVIN, Lise, « L'écriture nomade », dans *Langagement*, Montréal, Boréal, 2000, p. 181-207.

HAMON, Philippe, « L'épidictique: au carrefour de la textualité et de la socialité », *Discours social/Social Discourse*, vol. 7, n° 3-4, 1995, p. 85-90.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *L'ironie*, Paris, Flammarion, 1964.

JOUBERT, Lucie, *Le carquois de velours: L'ironie au féminin dans la littérature québécoise (1960-1980)*, Montréal, l'Hexagone, 1998.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « Problème de l'ironie », *Linguistique et sémiologie n°2 L'ironie*, Presses universitaires de Lyon, 1978, p. 10-36.

- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « L'ironie comme trope », *Poétique*, n° 41, Seuil, 1980, p. 108-127.
- KUNDERA, Milan, *Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 2000.
- LAMORE, Jean, « Transculturation : naissance d'un mot », *Vice Versa*, n° 21 (1987), p. 18-19.
- LANDOWSKI Eric, *Présences de l'autre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- MAINGUENEAU, Dominique, *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Supérieur, 1994.
- MEMMI, Albert, « Les fluctuations de l'identité culturelle », *Esprit*, n° 228, janvier 1997, p. 94-106.
- NEPVEU, Pierre, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988.
- PATERSON, Janet, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Montréal, Nota bene, 2004.
- SCHOENTJES, Pierre, *Poétique de l'ironie*, Paris, Points, 2001.
- SPERBER D. et WILSON D., « Les ironies en tant que mentions », *Poétique*, n° 36, Seuil, 1978, p. 399-412.

**Y'a pus d'eau dans piscine**



## Prologue

Genevieve, c'est moi ça. Genevieve Gascon. Avec mon nom, on peut faire un tas d'anagrammes. J'en ai fait une liste, un jour. Mais je l'ai perdue.

Ou peut-être pas. Peut-être que je ne suis pas responsable de sa disparition.

Peut-être qu'on me l'a volée. Voilà, elle a été volée. Ça peut paraître étrange, mais c'est la vérité. Parce que même s'il est impossible de savoir si quelqu'un cherchait à s'emparer de cette liste, il n'en demeure pas moins qu'elle a disparu en même temps que tout le reste. En même temps que tout ce que contenait mon sac quand on me l'a volé.

*L'amour dure trois ans* de Beigbeder. (Il était fini, anyway.) Un cartable gris. (Avec dedans toutes mes notes de Littérature et expression théâtrale. Vous auriez dû voir la face, sceptique, de la fille de qui j'ai photocopié les notes pour l'examen final.) *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal. (Payé cinquante cents dans une bouquinerie, ce n'est pas ça le problème, c'est que merde, il était annoté.) Un foulard. (Ou pour être plus précise, un paréo qui me servait de foulard.) Un équipement de natation comprenant un maillot de bain *Aqua racer*, le bonnet de bain assorti et des lunettes de natation *Pro Goggles*. (Gracieuseté du centre sportif, mon commanditaire.) Un yoyo rouge et bleu. (Pour passer le temps entre

les entraînements. La corde était un peu lasse et pleine de nœuds.) Des écouteurs. (Ça peut toujours servir. Par exemple, pour faire semblant d'être, comme tout le monde, occupée.) Une tasse à café de plastique. (Pas tout à fait vide... Je spécifie, pour l'odeur.) Un portefeuille. (Avec cartes d'identités, carte d'étudiante, cartes d'assurance-maladie, d'hôpital, de crédit, de débit, de bibliothèque, de métro, de club vidéo, de vous voyez le genre.) Pas d'argent liquide.

Je mentirais si je disais que ce sac constituait une cible de choix. Je l'avais posé, comme à chaque jour, dans l'entrepôt jouxtant la librairie où je travaillais jusqu'à ce que je déménage ici. J'avais été la dernière embauchée et il ne restait aucun casier où ranger mes effets personnels en sûreté. J'aurais pu m'insurger. Mais j'ai la revendication comme une corde de yoyo usée. Une boîte de carton où attendait une pile de sacs encore tout neufs me suffisait. Je n'avais pas échafaudé là un plan visant à confondre un potentiel voleur. J'imaginais mon sac comme un prophète venu d'ailleurs, racontant aux autres le mythe de la vie après l'achat. Quand, enfin nu, plus rien ne vous emballa. C'était sans compter l'hypocrite jalousie des sacs neufs, qui n'ont rien tenté pour que le voleur du mien se fasse prendre la main dedans.

Un jour, c'était, je crois, un vendredi 22 mars, mon sac a disparu. Nous avons, les autorités locales et moi-même, conclu que l'auteur de ce crime gratuit était un voleur. Toutefois, si les employés de la librairie semblaient innocents, ce voleur se l'est tout autant avéré. Il était coupable, mais sa stupidité était son plus grand délit. Au lieu de voler de la marchandise – il y avait dans l'entrepôt ce qu'on est en droit de s'imaginer, des tonnes de livres, de la papeterie, des fournitures, même du matériel informatique –, ce qui eût été le choix logique rapportant un bénéfice proportionnel au risque d'un vol par effraction, il a pris mon sac. Un vieux sac taché de café. Un sac sans intérêt. À moins que...

À moins que le voleur n'ait délibérément tenté de s'emparer de mon cahier mauve. Voilà une éventualité qu'il ne faut pas négliger d'envisager. Parce que même si le

constat policier ne le répertorie pas parmi les biens impliqués, le cahier mauve, où était inscrite la liste des anagrammes, devait se trouver dans mon sac. Peut-être que j'ai simplement oublié de le mentionner.

Oui, voilà, le cahier mauve était dans mon sac. Et en plus des anagrammes, il y avait, dans ce cahier, une histoire. Une histoire facile. Qui finit bien. Que je traînais partout avec moi. On ne sait jamais quand une idée peut vous frapper et il vaut mieux prévoir un espace pour la noter. C'était du temps où j'écrivais encore à la main, distraitement, pendant que j'avais autre chose à faire (comme prendre des notes dans mes cours). Cette histoire était pleine. Terminée. Achievée. Peut-être pas, mais c'est le conte que je me tiens, le soir, avant de m'endormir.

Je voudrais retrouver cette histoire. Parce que je ne me souviens plus très bien de ce qu'elle racontait. Si j'arrivais à la relire – ce qui est très peu probable, primo puisqu'elle a disparu et, secundo parce que c'est un fait attesté que j'écris très mal, d'un point de vue calligraphique du moins – je n'aurais même pas le souvenir de l'avoir écrite. C'est toujours comme ça que ça se passe. Mais maintenant, j'ai tout perdu et tout est à recommencer.

## Chapitre I

« Veux-tu ben me dire où t'as pêché ça ? »

Ça, c'est comme ça que ma journée a commencé. Pas tout à fait, mais bon, puisque l'interrogation recèle un certain à-propos, j'ai opté pour cette phrase pour donner dans le sensationnalisme. Une idée que je n'ai pas laissé filer parce que des idées, je n'en ai pas souvent. Quand une passe, je m'arrange pour ne pas la rater.

C'est vrai, non ? On ne peut pas inventer les idées plus rapidement qu'à la vitesse où elles se pointent. On ne peut pas provoquer des idées. Y'a qu'avec les pas encore nouveau-nés qu'on fait ça. Pas étonnant qu'un jour, ils se fâchent. Mais je n'allais pas raconter ici le début de ma vie mais plutôt le début de ma journée.

À vrai dire, quand je me suis levée, il n'y avait personne. Personne à part moi. L'appartement était désert. Ça contrastait avec la veille, parce que la veille, du monde, il y en avait. Des flibustiers, des héros de bandes dessinées, des personnages de films, des représentants de tous les corps de travail. On se serait cru dans un clip de Village People. Et même si l'habit ne fait pas le moine, surtout à l'Halloween, l'ambiance était gaie.



Ce matin, donc, personne. Ou presque. Pas que je tente ici d'induire quiconque en erreur. C'est que même si mes deux colocataires étaient, dans les faits, présents, ils étaient encore endormis. Encore ici, endormis, c'est un grand mot (huit lettres) que j'emploie avec une certaine réserve parce que ce n'est qu'une déduction. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'ils étaient encore dans leur chambre. Respectueuse. Pas que ça leur arrive de dormir dans la même chambre. Je le précise pour éviter que quiconque, le même que plus haut, toujours perdu dans ses affabulations, ne s'imagine que notre appartement soit le théâtre de déchirants drâmes sentimentaux et que nous nous y adonnions comme à un sport national. Ou peut-être devrais-je dire sport loyal, parce qu'il est pratiqué dans le confort d'un loyer ?

Mais bon, trêve de diversion. Ce matin, donc, endormis ou pas, Marie et Raphaël ne s'étaient pas encore pointés le bout du nez, ni aucune autre partie du corps d'ailleurs. Convenons ainsi qu'il n'y avait personne. Que j'étais la seule à être debout. Je ne saurais trop dire si j'ai dormi ou non la nuit passée. Tout ce que je puis soulever, c'est qu'il me semblerait surprenant que j'aie été la première à me réveiller. Ça n'arrive jamais. C'est plutôt dormir, et surtout *plutard*, mon sport loyal.

En robe de chambre, j'ai traîné mes pantoufles – mon corps a tout de même suivi – dans la cuisine. Avant d'ouvrir la porte du garde-manger pour prendre le pot de café, j'ai tourné la page du calendrier. Novembre, déjà. J'ai regardé la date. Pas le fruit, le... le concept. Je préfère clarifier ce genre de choses. Il faut toujours faire attention au sens et au son des mots. On est constamment surveillé, jugé. C'est épuisant. Mais ce n'est pas tout. Encore faut-il les bien orthographier, à défaut de quoi nous sommes rapidement pris en défaut. Traités d'ignares, d'ingrats, d'incultes ! Personnellement, si j'avais à choisir l'insulte pour me qualifier, j'opterais pour profane. Ou encore pour béotienne. J'hésite toujours. Voyez comme le choix des mots est un exercice exigeant. On doit toujours peser ses paroles. C'est qu'il faut éviter de prendre des mots trop lourds de sens qu'on risquerait d'échapper. Malheureusement, le silence aussi peut être pesant.

La date, donc. 1<sup>er</sup> novembre. La Toussaint. Je n'ai jamais accordé d'importance aux fêtes, païennes ou pieuses. Pas plus qu'au jour de mon anniversaire, d'ailleurs. De toute façon, même si c'est en juillet que je suis née pour la première fois, novembre sera toujours le premier mois.

En ouvrant le pot de café, j'ai remarqué, immédiatement, vu l'acuité de mon sens de l'observation, qu'il était incorrect de considérer ce récipient comme un pot de café. C'était maintenant une vulgaire canne vide. Sur laquelle je ne pouvais plus m'appuyer. Plus de café.

Pareil pour les bananes. Cette semaine quand je suis allée à l'épicerie, plus de bananes. Juste un présentoir vide avec une pancarte sur laquelle était écrit 17¢/lb. Comme si c'était une raison. Comme si le prix, lui-même, justifiait que l'étalage soit vide. Pas de petit mot pour expliquer la pénurie. Un simple petit message rédigé dans un style conventionnel et évitant précautionneusement les anglicismes aurait fait l'affaire. Quelque chose comme : « Nous nous excusons auprès de notre clientèle mais ce produit est temporairement en rupture de stock. » Rien de poétique. Juste de la prose de supermarché. Mais non, pas le moindre regret. Comme si personne n'était désolé. Sauf nous, les clients, bien sûr. Parce que nous étions deux ou trois qui, devant l'étalage, nous impatientions. Deux ou trois clients qui avons échangé un regard assorti d'un haussement d'épaules résigné. En reprenant mon chemin, plus forte de la conscience de partager le même sort que mes voisins, j'ai aperçu le comptoir des agrumes. *Ah tiens, des oranges, heille tout le monde, il reste des oranges!* Mais non, j'ai été la seule à en déposer dans son panier. Peut-être que je ne suis pas assez difficile.

J'ai troqué mes pantoufles pour des espadrilles, ma robe de chambre pour un manteau et je suis sortie. Direction, le Café du Coin. Le Café du Coin se trouve au coin de la rue par rapport au point de référence que je situe à chez moi. Et puis, c'est son nom. C'est le Café du Coin inc. Et quand je dis café ici, je ne l'entends

pas dans le sens du breuvage, bien que ce soit principalement ce qui y est vendu, mais bien le lieu, l'endroit, l'institution. Plus clair comme ça, non ?

En sortant dehors, la première chose que j'ai pensé c'est *Merde, fait ben frette*. Il faisait froid. J'ai enfourché mon vélo. Se promener à vélo, c'est le bonheur. Peu importe le temps qu'il fait, on ne peut pas s'empêcher de sourire. D'abord, faut serrer les dents pour ne rien avaler. On a déjà la position de la bouche. Alors pourquoi ne pas détendre les joues juste un peu ? C'est grisant de se promener à vélo. On a le vent dans les cheveux. Et même si ça risque de nous dépeigner, on n'a qu'à sourire et à ne pas s'en faire.

Même par temps froid, comme ce matin, je me promène à vélo la tête nue. J'ai besoin de cet air. Bien sûr, il y d'autres façons de sentir le vent sur soi. On peut courir. Mais si on n'a pas la capacité, ou l'envie, de se mouvoir, il existe des moyens artificiels de se donner l'impression d'activité intense. Par exemple, un ventilateur. Ou encore le métro. On peut être assis dans le métro, la station, pas le wagon, et tout à coup sentir la bourrasque. Un métro arrive et repart et ça imite à merveille le vent dans mes cheveux. J'attends, immobile sur mon banc, et j'ai la tête qui s'envole. Ça c'est ce que j'appelle se sentir vivre.

Mais c'est quand même à vélo qu'on vit le mieux. Plus on va vite, plus c'est facile de manœuvrer. De grandes choses se produisent quand on voyage à vélo. Et si on cesse de m'interrompre, on verra peut-être comment. Suffit d'arrêter d'être impatient. De toute façon, en termes d'impatience, c'est moi qui remporte la palme. Ça aussi je vous dirai pourquoi, si vous êtes sages.

Donc, je m'en allais vers le Café du Coin et, par chance, il ventait. Pas dans le café, dans la rue. D'un côté le vent était doux et, de l'autre, j'actionnais furieusement mes pédales. C'était magique, mais pas assez pour me les faire perdre. Suffisamment pour que j'atteigne ma destination. Dans le café, il faisait chaud et ça sentait bon. Idem dans les tasses.

- Un grand noir et un mokaccino, j'ai dit après avoir attendu mon tour. (Je n'ai pas de patience, mais je sais vivre.) Ah, pis ajoute aussi un vanille française.
- Six et soixante-dix, le caissier et moi avons entonné à l'unisson, lui terminant sa phrase avec un *s'il-vous-plaît* poli et moi avec la main plongeant dans ma poche. Quelle journée magnifique!
- 2-4-6 et 25,35,45,55,60,65,66,67,68,69,70, voyelle, consonne, le compte est bon, j'ai assuré avec un clin d'œil. (Ou peut-être, pour être plus exacte, un clignement de paupières approximatif. Je ne suis pas de ceux qui contrôlent leurs muscles faciaux de façon à ce qu'un geste aussi précis qu'un clin d'œil puisse coïncider parfaitement avec la réplique qu'il devait appuyer. Il aurait fallu reprendre la prise au moins quelques fois pour assurer le synchronisme. Pas de temps à perdre.)

Le caissier, apparemment un nouveau (avait-il eu droit, lui, à un casier ?), ne savait s'il devait me sourire ou s'inquiéter de ma santé psychique. Peut-être était-il à se convaincre que j'avais une prédisposition pour le calcul mental ? Ou encore une capacité mnémonique phénoménale ? Pourtant, tout le monde sait que la mémoire, ou du moins la mienne, est une faculté qui n'oublie pas. Elle refuse, parfois, de se souvenir. C'est un caprice que je lui tolère.

Pendant que l'employé s'affairait à remplir les tasses de styromousse à grands coups de percolateur, j'attendais en tambourinant sur le comptoir, perfectionnant ma mimique, comme si j'étais soudainement prise d'un tic incontrôlable.

J'ai, enfin, pu déposer le plateau avec les boissons fumantes dans le panier avant de mon vélo. Le noir pour Raphaël, le mokaccino pour moi et le vanille française pour Marie. Leurs effluves m'ont raccompagnée jusqu'à la maison. Je pesais 51,76 grammes de moins. Oui, j'ai déjà calculé le poids de six et soixante-dix en petite

monnaie. J'ai ce genre de temps. Ma vie se passe entre les différents boulots que je cherche, trouve puis perds, et les cours qui m'égarent tout aussi souvent. Ainsi, cet automne, j'occupe à temps partiel, vu la modicité de mon allocation, un poste de chômeuse et, à temps plein, celui de drop out universitaire. Et c'est sans parler de mes fins de semaine.

Je peux même préciser, pour les avoir minutieusement scrutées, que les trois pièces de dix sous qui m'ont permis de régler la note au Café avaient respectivement été fabriquées en 1973, 1988 et 1993. Vous savez certainement à quoi ressemble le dix sous de la monnaie canadienne. Eh bien celui de 1973 n'est pas différent de l'idée que l'on s'en fait. Pourtant, quand on le compare à celui de 1993, on distingue du côté pile un cordage qui s'ajoute au voilier. Du côté face, on observe une légère modification dans le portrait de la reine, qui porte un collier tout neuf, vraiment nickel. Vingt ans pour si peu d'évolution. Mais le plus surprenant, c'est d'observer la pièce de 1988, indécise, qui possède d'un côté le bateau de 93 et de l'autre la reine de 73. Ce sont là des détails qui peuvent paraître superflus mais qui ne manquent pas d'occuper mon esprit hyperactif.

Délestée de mon p'tit change, donc, je roulais à ma guise, le vent dans le dos maintenant. Il faisait beau, le soleil brillait. Un peu plus et je chantais *La vita è bella*. Mais je ne connais pas les paroles.

De retour chez moi, j'ai plutôt déchanté. Marie était là, en larmes, le combiné du téléphone entre les mains. Au moment où je suis entrée dans la cuisine, elle s'est lentement assise à la table, ou, devrais-je dire, elle s'est déposée, comme dans un mouvement de tai-chi, sur une chaise. À cause de ce qui s'était passé la veille, j'ai eu envie de la laisser brailler. Quand elle s'est étranglée avec mon prénom, je n'ai plus eu le choix de me sentir concernée et consternée. Marie m'a vite fait regretter ma soudaine sympathie. J'ai à peine eu le temps d'entreprendre, l'imitant, un mouvement lent et fluide pour poser mon plateau rempli de boissons réconfortantes, qu'elle s'esclaffait.

– Ah!!! T'es terrible! je lui ai lancé, sous le choc. J'haïs ça quand tu fais ça.

– Désolée... tu y'as cru ?

Haïr, c'est le mot. Je n'ai pas menti en le disant. Mentir, je ne le fais qu'aux personnes qui le méritent. Celles qui sont pendues à mes lèvres et ne m'en donnent pas le choix. Celles qui s'attendent à ce que je ne les déçoive pas. Mentir, c'est chez moi un réflexe conditionné. Comme le chien de Pavlov salive au son de la clochette, je sécrète du mensonge au stimulus de l'expectative.

– Pis, tu y'as cru ?

Marie, Marie, Marie... pourquoi ne te contentes-tu pas d'être costumière ? Mais je n'ai pas eu le temps de lui donner mon opinion sur son orientation. De toute façon elle m'aurait répondu *qu'est-ce que t'en sais* ou encore *t'as pas de conseil à me donner* ou bien *regarde qui parle* ou toute autre variation sur le même thème. Pas vraiment envie d'aborder le sujet. Trois petits coups frappés derrière moi sont venus me sauver.

– Ouais! On a dit à l'unisson, à nouveau, Marie et moi, cette fois-là, pour accueillir Raphaël, qui sortait de sa chambre encore tout endormi. (Remarquez que le mot ne comporte ici que sept lettres sans pour autant être une déduction.)

Raphaël ne parle pas. Il est muet. Rapport causal d'une logique désarmante. Alors c'est à mains nues qu'il frappe. Mais attention, il n'est pas une brute. Au contraire. Au début du dix-neuvième siècle, on aurait dit de lui qu'il était un dandy et, dans les années quatre-vingt, un homme rose. Dans le jargon actuel, c'est un métrosexuel. Les trois petits coups qu'il frappe sont inoffensifs. Ils annoncent

simplement son entrée en scène. Certains diront que c'est très théâtral; moi je dis que c'est très Raphaël.

Ça n'a pas toujours été ainsi. Mais je suis, pratiquement, la seule à le savoir. Je suis l'une des rares personnes que Raphaël ait conservées de sa *vie antérieure*, selon son expression. Celle où il parlait avec une voix franche et assurée. Celle où il savait donner la réplique et qui lui valait, partout où il passait, le premier rôle. Maintenant, il joue les seconds violons. Il essaie tant bien que mal de faire vibrer autre chose que ses cordes vocales cassées.

Après son accident, les médecins ont dit qu'il avait été chanceux de ne perdre que l'usage de sa voix. Moi, non. D'abord, dire que c'était de la chance, je trouve que c'aurait été inapproprié. Et puis parler, j'aurais trouvé ça carrément injuste. C'est vrai. Alors pendant plusieurs mois, je ne lui ai rien dit. Dans un élan inattendu de solidarité. Pour communiquer, on s'est mis à s'écrire. Des pages et des pages d'une correspondance enflammée que rien, croyions-nous, ne pouvait éteindre. Mais notre récit épistolaire prenait l'eau... de rose. Un jour, pour sauver les meubles – du brasier ou du naufrage – j'ai suggéré à Raphaël d'abandonner l'exercice. J'ai prétexté qu'il finirait par perdre aussi la vue à force de s'arracher les yeux à déchiffrer ma calligraphie.

Et puis, les médecins commençaient à envisager la possibilité d'une réadaptation. Mais les progrès étaient lents et tout ce qui sortait de la bouche de Raph n'était qu'approximation de son. Que du bruit. Du bruit sourd. Comme s'il n'avait pas vraiment voulu être entendu. Conséquemment, quiconque – encore lui – était de mauvaise foi commença à croire que c'était par choix si Raph persistait à se taire.

C'est la goutte qui a fait déborder le vase. De notre petite Sainte-Victoire-des-Étuves natale, nous sommes partis pour la grande Îlle. Pourtant, la superficie de cette ville aux tours immenses (il y en a trois rien que dans son nom) est largement inférieure à celle de Sainte-Victo (pour les intimes), si on y inclut

Sainte-Victoire Canton. Faut croire que c'est l'occupation verticale de l'espace qui compte. Dommage que les hauteurs me donnent le vertige.

Par chance, cette fois-ci de la vraie, on est tombé sur Marie. Elle cherchait deux colocs, URGENT, pour 5 et demi, meublé, quartier tranquille, à proximité des transports en commun et du Café du Coin. Marie, Marie, Marie. Tout un numéro que cette belle couturière qui finit toujours par tirer son épingle du jeu. Elle venait de se faire sacrer là par son fiancé. On n'avait pas un rond. Le trio parfait pour faire bon ménage.

De la chance, vraiment, il n'y a pas d'autre mot. À moins que l'on décide de parler de coïncidence. Mais pour ça, encore faudrait-il y croire. Et comble de bonheur, au moment où Raph et moi avons emménagé avec Marie, l'émission de télévision pour laquelle elle travaille cherchait un preneur de son pour remplacer le chum en question qui avait fait faux bon. Raph avait la tête de l'emploi : la bouche cousue et l'oreille bien aiguisée.

- Le café est servi, Charlie, j'ai dit à notre elfe pas tout à fait réveillé.
- Krhummm... (Ça voulait dire, accompagné de la main qui s'éloigne du menton, merci. En fait, ce geste, peu importe ce qui l'accompagne, veut toujours dire merci.)

Pour le party d'hier soir – qui soulignait aussi sa fête, célébrée le 23 octobre comme celle de l'archange – Raphaël s'est déguisé en Chaplin. Il y a mis un sérieux troublant, s'obstinant à faire pousser un pinch là où même le vrai optait pour un artifice. Mais ce matin, la moustache noire – je dirais même nouêre – tranchait sur la timide pilosité et le teint blême de son visage. En brandissant devant nos yeux un DVD, il nous a fait signe, à Marie et à moi, de passer au salon.



Peu importe ce qu'on dit à Raphaël, ou en sa présence, on peut s'attendre à ce que ce soit retenu contre nous. Comme si tout le monde était aussi bien de garder le silence. Pas que Raph ait, lui non plus, une mémoire hors du commun. C'est qu'il a une caméra qui le suit – ou plutôt le précède – partout. Il archive et compile à peu près tout ce qui se passe question, lui aussi, de ne rien laisser filer. Au début, c'était agaçant, puis, Marie et moi en avons pris l'habitude. On ne remarque plus cet œil braqué sur nous en quasi permanence. De toute façon, il ne se passe rien de compromettant la plupart du temps. Et puisqu'on n'a pas été casté, on s'en fout pas mal. On n'a pas d'orgueil.

Mais voilà que les images captées hier par la vidéo avaient, paraît-il, de quoi retenir l'attention. Raph s'est emparé d'un crayon qui traînait sur la table du salon. Malgré que Marie et moi ayons le droit de recourir à la parole, notre compréhension du LSQ est plutôt limitée et Raph privilégie toujours l'écriture comme moyen de communication. Il cherchait justement de quoi écrire. Une drôle de tension régnait dans la pièce. On aurait pu entendre une mouche voler. Et j'avais l'étrange impression que s'il y en avait eu une, même si Raph n'a pas une vaste expérience de cruauté envers les animaux, il n'aurait pas hésité à lui faire mal. Je l'imaginais lui arracher les ailes, les pattes, les yeux, simplement pour s'amuser de son agonie.

Heureusement, tout ce qui est tombé sous la main de Raphaël est une Brahma vide. Tombé sous la main est vraiment l'expression exacte. En essayant de déchirer l'étiquette, Raph, encore somnolent, a échappé la bouteille qui est allée se briser sur le sol. Il l'a ramassée par le goulot mais, toujours en arrachant l'autocollant, il s'est infligé une coupure à la paume de la main droite. Il a serré les dents et a laissé tomber ce qui restait de la bouteille. Elle est allée terminer sa course dans un tas de débris de verre transparent qui gisaient déjà dans un coin du salon et qui avaient, jusque là, échappé à mon attention. J'ignorais ce que ça faisait là. Est-ce que le party avait dégénéré en guerre de bouteilles ? On aurait dit

que quelqu'un avait voulu dissimuler les dégâts. C'était à moitié réussi. Un coup de balai avait manifestement été passé mais on avait négligé de jeter les éclats.

Parlant de coup de balai, l'irritable voisin d'en-dessous en a donné quelques-uns sur son plafond. Mon coloc, le bras tendu à la verticale pour limiter l'hémorragie, lui a répondu en faisant cogner ses talons sur notre plancher. Il a finalement rédigé quelques mots, avec sa main valide, au verso du petit bout de papier qu'il avait obtenu au prix de son sang. Il m'a tendu la chose dans un soupir bruyant. J'ai pu lire, en lettres majuscules d'une clarté sans équivoque, la question suivante :

« Y'A PUS D'EAU DANS PISCINE, DE KESSÉ ? »

J'en ai déduit qu'il voulait savoir où j'avais pêché ça. Sa question sonnait comme un reproche. J'ai montré le mot à Marie, qui a haussé un sourcil. Elle ressemblait à l'émoticône sarcastique des messageries instantanées. Moi, j'étais perplexe.

Raph a installé le disque sur lequel il avait gravé les images inculpantes dans le lecteur. Il a sélectionné la troisième et dernière piste et a appuyé sur Play. Avec le même mouvement qu'il avait eu pour se débarrasser de la bouteille brisée, il a abandonné la télécommande sur le divan entre Marie et moi et nous a fait signe de ne pas bouger. Il nous a laissées devant le téléviseur et est allé panser sa plaie.

## Chapitre II

Ça fait que c'est comme ça que l'histoire a commencé. Vous allez peut-être trouver que c'est ba-ba, bê-bê, bo-boche... Décliner est chez moi un besoin primaire, primal, primatial, primesautier... C'est que j'aime flâner dans les dictionnaires. D'abord, ils sont remplis de mots. Et même s'ils sont gros, leurs pages sont si minces qu'on y fait toujours attention. Comme des pages de Bible, on les consulte à la recherche des bons mots. Si j'étais un livre, je voudrais être un dictionnaire. J'aime le désordre alphabétique. Tout y est illogique. Père et mère ne sont jamais consécutifs dans un dictionnaire. Mais bombe et bon sont sur la même page. Plus j'y pense, plus le dictionnaire me fait penser à moi.

Comme le mois de novembre, d'ailleurs. Le mois de novembre est, dans mon dictionnaire, pris entre novélisation et nover, qui sonne comme novæ. Le mois de novembre sera toujours le premier mois. Et pourtant, la première fois que je suis née, c'était en juillet. Mais ça, je l'ai déjà dit. Voilà que je radote. J'ai un souci excessif, non, incontrôlable, non, démesuré, non, attendez, un souci excessif, incontrôlable et démesuré de précision. Je dois faire preuve d'un maximum d'objectivité. C'est la seule façon de raconter les choses. Sinon, j'entrevois tout d'un regard tendancieux. Je louche, un peu. Il me faudrait des lunettes, ou mieux encore, des jumelles. Des longues-vues. Comme ça, je verrais plus loin, plus grand, plus tout. Et je pourrais focuser. J'aurais juste à tourner la petite molette,

les foyers s'ajusteraient et l'objectif serait plus clair. Mais pour l'instant, je dérive et je n'arrête pas de le perdre.

Nous – je – disions donc que c'est comme ça que l'Histoire a commencé. Celle avec un grand H comme Halloween. Celle où j'ai arrêté, pour de bon, de transformer les figurants en princes charmants. Celle où j'ai abandonné le bateau – à voile et à vapeur, à part ça – que je menais depuis trop longtemps. Celle où j'ai compris qu'il n'y avait plus d'eau dans la piscine.

Faut dire, d'abord, que l'idée n'est pas de moi. Comme je l'ai déjà précisé, des idées, je n'en ai que rarement. Alors faut arrêter de toujours me blâmer. Je ne suis pas responsable, combien de fois devrais-je le répéter ? C'est tannant. L'idée est de mon papa, qui a toujours soutenu que s'il avait écrit une histoire, le titre en aurait été *Y'a pus d'eau dans piscine*. Ou encore *Le shift de nuitte*. Mais puisque c'est moi qui écris, j'ai bien le droit de décider. Au moins ça.

Écrire, d'ailleurs, je ne me souviens plus très bien comment ça a commencé. Je ne me souviens pas de quand j'ai appris à écrire. J'ai tout oublié des exercices qui m'ont appris à reproduire le plus parfaitement possible les petits caractères. À copier religieusement les phrases, les mots des autres. Quand j'ai développé mes pattes de mouche... C'est toujours cette petite main d'écolier qui va, mal assurée, au bout de la ligne puis qui regagne la marge. Est-ce que j'ai eu du mal à apprendre à écrire ? Est-ce que mes mots refusaient de garder le rang ? Est-ce que mes lettres étaient tremblantes comme lorsque j'essaie, encore aujourd'hui, d'écrire de la main gauche ? Est-ce que j'ai pleuré souvent, de ne pas y arriver ? Où vais-je, que suis-je ? Pourquoi le ciel est bleu ? Quels sont les avantages d'une zone de libre échange entre les Amériques ? Le Canadien va-t-il faire les séries cette année ? Je ne sais pas répondre à ces questions, je ne sais que les poser.

Mon père, non. Il n'est pas hanté par ces questions. Pas même par la dernière. Il ne s'en fait pas avec ces futilités. C'est pharmacien qu'il s'est fait. Et, par le plus pur

hasard, c'est dans une pharmacie que l'histoire commence. Encore. Que l'histoire recommence. Qu'elle débute. Pour vrai, cette fois. C'était avant-hier et Marie m'avait confié la mission, pendant qu'elle fignolait nos costumes, d'aller acheter le maquillage qui mettrait la touche finale à nos déguisements d'Halloween. Marie devait être un ange. Moi je serais Alice. Celle du pays des merveilles. Parce que, de l'avis de Marie, personne ne connaît Alice Pieszecki. Pourtant, je n'ai moi-même jamais cru en *Alice au pays des merveilles*, je ne l'ai jamais vue, et encore moins lue.

Mon conte préféré a toujours été *Lambert, le lion bêlant*. C'est un livre-disque que je faisais jouer sans relâche sur mon petit trente-trois tours. Version romancée du *Vilain petit canard*, l'histoire raconte le destin de Lambert, un lion, livré par la cigogne, et par erreur, chez les brebis. Puisqu'il n'est pas comme les autres, il est la risée des agneaux. Jusqu'au jour où un loup attaque la bergerie et que Lambert joue les héros grâce à son rugissement. Il n'en faut pas plus pour ranimer la fierté de sa maman. Et réhabiliter le mouton noir du troupeau. Au son de la clochette, tournez la page avant que je me mette à baver.

Lion, ça, c'est mon signe astrologique. J'ignore quel est mon ascendant. De toute façon, on m'a provoquée. Alors même mon horoscope est arrangé. Peut-être que ma vraie famille aurait dû être celle des béliers. Ah et puis, qu'est-ce que je connais à l'astrologie ? Qu'est-ce que je sais de ce que les astres nous racontent ? De cet ésotérisme bon marché ? Pourtant, suffit que j'aperçoive mon signe et c'est plus fort que tout, la curiosité l'emporte.

*Avec l'entrée de la lune en Sagittaire, vous verrez un désir longuement souhaité se réaliser. Alors, on pense, quoi, l'astrologie va finir par dire vrai ? Patience toutefois pour les natifs du 1<sup>er</sup> décan. Profitez de cette journée pour vous débarrasser d'une mauvaise habitude. Patience, patience... On éteint sa cigarette en se disant que oui, bon, il serait temps. Santé ? Vous êtes davantage sensible aux microbes. Et on lorgne, cynique, le pot d'échinacée entamé le mois dernier.*

En suçant la pastille, on poursuit, presque intéressée. *Cœur ? Vous avez appris à accepter les erreurs du passé, fini le temps des remises en question! Ce n'est pas le temps de vous isoler. Conquête facile à prévoir.* Un coup d'œil laconique jeté à la place vide devant soi nous convainc de demander à Marie de raccourcir, juste un peu, la robe d'Alice.

Mais revenons à nos moutons. C'est nous qui les tondaine, c'est nous qui les tondons.

Tiens, peut-être que je ne devrais plus me couper les cheveux. Peut-être qu'il suffirait que j'aie les cheveux longs, très longs, pour que tout rentre dans l'ordre. Pour que je cesse de me les arracher. Pourtant, j'ai déjà eu les cheveux longs. Et ça n'allait pas. Pas du tout. Ça ne garantit rien une crinière. Prenez Lady Oscar. ♪ Lady, Lady Oscar, elle est habillée comme un garçon, Lady, Lady Oscar, personne n'oubliera jamais son nom. ♪ Non ? Ah, Lady Oscar, elle était si beau malgré ses cheveux longs! Les mangas japonais ont le don de provoquer les coups de cœur androgynes.

Mais ici, même les cheveux sont sexués. Et c'est à mon grand dam que je porte la coupe garçon. Contrairement à Samson, c'est lorsqu'ils sont courts que mes cheveux me portent chance. Et je déteste aller les faire couper. C'est une expérience fondamentalement inconfortable. La coiffeuse – ou le coiffeur – te scrute, te parle même si t'as rien à lui dire. Elle te demande si tu sais ce que tu veux, mais tout ce que tu sais, c'est ce que tu ne veux pas. Tu ne veux pas, et quand je dis tu, je veux beaucoup dire je, tu ne veux pas ressembler à un gars. C'est tout ce à quoi j'arrive à penser. J'ai si peur. D'être trahie par mes cheveux. Mais qu'est-ce qu'ils pourraient traduire de moi qui serait faux, hein ? Parfois, je voudrais qu'ils disent la vérité, qu'ils la crient, qu'ils la hurlent. Mais j'implore silencieusement la coiffeuse d'arriver à me rendre belle. De retour chez moi, je dois immanquablement élaguer quelques mèches rebelles pour terminer le travail. Et je me dis que c'est la dernière fois. Que je ne mettrai plus les pieds dans un

salon de coiffure. Puis, un mois plus tard, ou deux tout au plus, quand je ne sens plus aussi bien le vent dans mes cheveux, j'oublie toutes mes résolutions.

Au moins, la fréquence de mes visites chez le dentiste est beaucoup plus faible. Parce que ce rapport torturé que j'ai avec mes cheveux n'égale en rien celui que j'entretiens avec mes dents. Dans leur cas, un simple rendez-vous pour un nettoyage relève du supplice. Mais je n'ai rien à avouer. Et même si je le voulais j'ai des outils plein la bouche. Je déteste les dentistes.

Quand je suis étendue sur leur chaise, je perds le contrôle de ma salive. Je ne peux plus ni l'avalier ni la perdre à ma façon. Et même si je n'ai mal nulle part et que mes dents vont bien, ils réussissent toujours à me trouver une carie qui nécessite une anesthésie. Je déteste l'anesthésie. Déjà, le mot me glace. Je n'ai pas envie qu'on me pique. Se faire désensibiliser, je crois que c'est la pire chose au monde. Pire encore que de se faire arracher une dent à froid.

On m'a tellement enlevé de dents. C'était pour faire de la place aux autres, aux vraies, aux dents d'adulte. Il manquait d'espace dans ma bouche alors on a même forcé ma mâchoire pour l'agrandir. Maintenant, on me voudrait moins volubile ? Aurait fallu y penser avant. Aujourd'hui, douce revanche sur l'orthodontie, mes dents de sagesse sont prisonnières de la gencive. Le dentiste me l'a dit, lors de mon dernier rendez-vous :

– Les dents de sagesse sont... comment dire ? Elles sont... prisonnières de la gencive.

J'avais eu la brillante idée de lui confier que je prenais des cours de littérature à l'université. J'avais peut-être omis de mentionner que je les avais abandonnés. Il me fixait, tout sourire – je pouvais même voir une de ses prémolaires plaquée or – visiblement fier de sa métaphore. Quand je lui ai demandé si je risquais d'avoir des problèmes avec mes dents, il est vite redevenu prosaïque.

- Pour l'instant, non. Et ça se pourrait que vos dents ne causent jamais de problème. Par exemple, si vous mourez bientôt, disons, dans un accident de voiture en sortant de mon cabinet. Sinon, je peux vous assurer qu'elles vont vous faire mal.

Mal, je l'avais déjà en entendant ça avec son spot en plein dans les pupilles. Mais je riais, je ne l'écoutais plus. J'étais fascinée par la radiographie que je voyais derrière lui. C'était comme si je regardais, à la morgue, ma dentition prête à m'identifier. Mon sourire jouait dans le dos du dentiste pendant qu'il cruaisait l'hygiéniste. Mes dents faisaient la grimace. Pour une fois, je pouvais décider. Je serai cette mauvaise fille qui aura gardé ses dents de sagesse. Quatre dents que personne n'échangera contre de beaux dollars, ni lui, ni moi.

Mais gardons le cap. Destination : la pharmacie. Avant-hier matin, je sortais pour aller à la pharmacie. Il pleuvait. Peut-être pas, mais ça m'aurait plu. J'arrange tout, jusqu'à la météorologie. Vous vous souviendrez de ça quand je vous dirai que rien ne va plus. Donc, il pleuvait et j'ai laissé mon vélo à la maison. La rue était vide mais je marchais sur le trottoir. J'avancais en évitant les craques consciencieusement. Je préfère me tenir loin du malheur. Quand je peux. C'est-à-dire quand il ne me tombe pas dessus comme sur sa cible de prédilection.

La pharmacie. Haut lieu de la santé quotidienne où pourtant l'indice microbien doit frôler le seuil de l'insalubrité. Y'a rien de pire – ou de mieux – qu'une pharmacie pour te foutre ton identité sexuelle en pleine gueule. Ou ailleurs. Tout est si bien ordonné, disposé. D'un côté les produits d'hygiène féminine. De l'autre les... les affaires de gars. Avez-vous déjà remarqué que les préservatifs et les produits pour les cors aux pieds sont dans la même rangée ? Avec, en face, les larmes artificielles.



Pourtant je ne trouve jamais ce que je cherche. Et je suis trop orgueilleuse pour demander de l'aide. Je n'ai pas hérité de ma mère sa facilité à s'orienter dans les magasins, y compris les hypermarchés, comme si elle avait un GPS intégré, trouvant du premier coup même les épices exotiques. Dans une pharmacie, j'ai l'impression d'être une intruse ou pire, une espionne. J'erre dans les allées l'air de vouloir signifier, non non, je ne suis pas malade, ce n'est pas pour ça que je suis ici. Je n'aime pas les médicaments, les pilules, les sirops. Y'a que les topiques que je tolère, et encore.

Mais bon, pour l'instant, c'est du maquillage que je devais acheter en prévision du party du lendemain. Ou d'hier. C'est la même chose. Devant l'étalage plein à craquer, je me réjouissais d'avoir la liste de Marie pour choisir les couleurs d'Alice que je n'ai jamais vue. On ne s'en doute pas mais, avec tous ces tons, toutes ces teintes, y'a de quoi peindre un univers entier. Et même les spectres des autres mondes. Corail perlé. Couchant cuivré. Rivages de sable. Matin méditerranéen. Teinte 122. PMS 2685. Pas étonnant que ça m'ait rendue agressive.

Je suis ressortie avec mes emplettes et il brumait comme dans une mauvaise journée d'automne. Et c'est ce que c'était. Si j'en avais eu, mon mascara aurait coulé. Et on aurait dit que je pleurais parce que, par terre, c'était trempé. Je déteste ce qui est trempé. Remarquez, je n'ai pas dit mouillé. Ce qui est trempé est toujours un peu plus lourd. Et je ne fais pas exception à cette règle. C'est à cause de ma perméabilité. Plongez-moi dans un bain et en cinq minutes je suis ratatinée, fripée, ridée. Chiffonnée comme un nouveau bébé. Ou une vieille mémé. C'est pareil.

L'eau, ça n'a jamais été mon élément. Pourtant, mes parents ont bien essayé de m'y habituer. Selon ma légende personnelle, savamment colportée par ma mère, j'aurais suivi mon premier cours de natation à six mois. Pour ajouter à l'éclat du mythe, j'aurais, raconte-t-on dans ma famille avec grande fierté, réussi mes premiers coups de brasse à quatre ans. Je pouvais compléter un cinquante mètres

dans un temps qui eut certainement figuré dans un livre de records, si quiconque – tiens, je croyais qu'il ne reviendrait plus celui-là – avait eut l'idée de l'homologuer, à l'âge de raison.

C'est fascinant comment, même enfant, on a le réflexe d'arrêter de respirer sous l'eau. Des fois, j'ai l'impression que je n'ai toujours pas recommencé. J'essaie d'établir une nouvelle marque pour l'apnée. Même si j'en ai envie, je ne sors pas ma tête de l'eau. Mes poumons brûlent mais je tiens le coup. Je continue. Je nage. Des fois je me dis que je pourrais prendre un tuba. Et peut-être même des palmes. Pour aller plus vite et plus longtemps. Oui, c'est ça. Pour m'adapter. Mais j'ai le souffle court. Alors, c'est simple, je bronche.

Je ne serai jamais comme un poisson dans l'eau. J'ai abandonné la natation. Après m'être fait voler mon sac, avec dedans mon équipement, j'ai tout arrêté. Comme si c'avait été un signe du destin. Il avait décidé de faire ses valises et m'envoyait la main. Un petit bye-bye par la vitre d'en arrière de l'autobus qui le menait embêter une autre nageuse. Me restait rien qu'à me trouver une destinée de remplacement. Je n'ai pas hésité à me recycler en hockeyeuse. Mais parfois, même là où on aurait pu croire être chez soi, surtout là, peut-être, il y a quelque chose qui ne cadre pas. Même dans la chambre de hockey on est à l'abri de rien. Même là, on surprend des conversations qui nous dépassent.

– Excusez mon retard les filles mais j'attendais que mon chum revienne avec le char. J'ai pas eu le temps d'aller faire aiguiser mes patins... ça doit faire deux ans qu'ils l'ont pas été...

– Ah, t'es pas une vraie!

Et moi, frappée d'aberration :

– Pas une vraie pourquoi ? À cause du chum ou des patins ?

J'ai vite accroché les miens. C'est qu'on voulait me faire jouer au centre. Je ne savais pas gagner les mises au jeu. Je ne savais jamais s'il fallait envoyer la rondelle devant ou derrière. Je ne faisais qu'acte de présence. Attendant que la puck roule pour moi. Ça n'a pas été trop long avant que l'on découvre mon stratagème.

De toute façon, c'est par vengeance que j'ai voulu jouer au hockey. Pour affronter l'eau en terrain plus stable, celui de sa phase solide. La glace, la neige, ce n'est pas menaçant. Et justement, si seulement il avait pu neiger, avant-hier, au lieu de brumer comme il faisait. C'est beau de la neige. Mais, en novembre, plutôt rare. J'aurais voulu pelleter, ça m'aurait fait du bien. J'aurais eu l'impression de déplacer le monde. J'ai toujours adoré faire des forts dans la neige. Et m'enfouir au creux des trous que j'avais creusés, malgré la menace grondante de ma mère : un igloo, ça peut s'écrouler. Tant pis, tant pis si je suis ensevelie. Vous viendrez me chercher au printemps. Quand la neige fondra, à la débâcle, je serai là. Comme une grenouille dans la vase qui attend le dégel.

Et un jour, c'est ce qui est arrivé. Quand ils m'ont retrouvée, étendue dans la boue et prête à hiberner, ils n'ont pas compris. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est ni comment ni pourquoi je m'étais retrouvée là. Non, ça, ils n'ont même pas cherché à le comprendre. Ce à quoi ils n'ont pas répondu, c'est à comment j'étais parvenue à rester en vie. Pensaient-ils qu'ils allaient trouver ça comme ça ? Ou encore que j'allais leur dire, moi, qui me le demandais déjà depuis longtemps ? Mais parce que je suis bonne là-dedans, dans la fabulation, j'ai décidé de raconter une fable à mes parents et aux médecins.

- Il était une fois une petite fille qui n'arrivait pas à respirer sous l'eau même si depuis sa naissance elle vivait à Atlantis, qui est une ville sous-marine. Je ne crois pas que c'était la faute de la cigogne. Ni la mienne. La petite fille était malheureuse parce qu'elle devait toujours aller prendre son respir à la surface et

ensuite replonger au fond et elle perdait tout son temps dans le va-et-vient. Alors, pour faire plaisir à ses parents, qui avaient bien de la peine qu'elle ne puisse pas respirer comme eux sous l'eau, elle a décidé de demander à un magicien de lui greffer des branchies. Comme les poissons ou les têtards. C'était une opération chirurgicale toute simple pour un grand magicien comme lui. Il fallait lui faire confiance. Moi je fais confiance à ceux qui sont des médecins. Mais avant ça, il fallait congeler la petite fille pour ne pas que ça lui fasse mal quand le médecin lui installerait ses poumons dans le cou, ici, c'est ici qu'ils vont, et c'est pour ça qu'il fallait rester en petite boule. Ne pas bouger. Il me l'a dit le magicien, il m'a dit *bouge pas*. Et je suis restée en dessous de la neige. J'ai pas bougé.

J'attendais ma mutation.

Mais bon. Paraît que ça ne se peut pas. Que c'est une histoire inventée dans ma tête. Pourtant, il n'y a rien que je déteste plus que la fiction. Les intrigues, je n'en ai rien à foutre. Je n'avais pas envie de savoir ce qui arriverait à ma petite amphibie. C'était juste pour détourner l'attention. Ils ont quand même décidé que j'avais une tendance à la mythomanie. J'aurais plutôt dit aux fantasmes ou à la névrose, mais est-ce qu'on s'est préoccupé de mon avis, hein ? Le pire, c'est que je suis sûre que si j'avais dit que je croyais aux vertus exfoliantes de la boue, j'en aurais été quitte pour quelques remontrances et un bon mot pour me rassurer sur l'éclat de mon teint. La prochaine fois, c'est ce que je ferai. D'ailleurs, maintenant j'en connais un bail sur les cosmétiques.

Mais dans ce temps-là, je n'avais pas ce type d'alibi. Alors ils m'ont soumise à une batterie de tests. Ponctions sanguines, radiographies, électrocardiogrammes. Après les analyses, le docteur, hésitant :

- On a trouvé quelque chose dans son sang... mais on n'arrive pas à identifier ce que c'est.

- Mais est-ce que c'est dangereux ? demandait mon père, un peu confus.
- On ne réussit malheureusement pas à s'expliquer l'anomalie, mais je vous conseille de ne pas vous inquiéter. Votre fille est en parfaite santé. En apparence, elle est tout à fait normale.

Il a quand même cru bon de me référer à un psy. C'est lui qui a voulu que je mette par écrit ces *nuages qui embrouillent ma tête même après le retour du soleil*. J'avais beau lui dire que ça ne me dérangeait pas de voir des arc-en-ciel en permanence, il me répétait qu'*une page par jour éloigne le docteur pour toujours!* Il me semblait que la formule était un peu trafiquée. Je ne lui en ai pas tenu rigueur et, depuis, je scribouille. J'acquiers des lettres, rarement de noblesse. La chronique, c'est ma nouvelle affection.

Vous pouvez vous imaginer que ma légende personnelle s'est enrichie de l'anecdote de l'hôpital. Elle s'est même transformée avec le temps. Ma mère se plaît maintenant à raconter que j'ai du sang extra-terrestre. Elle n'a peut-être pas tort. Peut-être que j'ai atterri ici à cause de l'erreur d'une cigogne intergalactique. Mon cri se fait attendre et l'extinction me guette. Et puis, ma mauvaise génétique cause une grande honte à mon clan.

Je ne suis pas tout à fait normale. Pas besoin d'un diagnostic médical pour s'en rendre compte. De toute façon, normalité, ça me fait penser à énormité. C'est gonflé artificiellement. Elle ne tient pas debout toute seule, la normalité. Suffit de s'en approcher pour comprendre que c'est un leurre. Un jour, je suis entrée dans la maison d'une famille normale. Elle était vide. Et ça sentait le brûlé. J'ai préféré déguerpir.

Les gens normaux n'existent pas. Ou alors si peu. Jamais en essaim. Solitaire, la guêpe butine à gauche et, surtout, à droite. Elle dresse son dard, menaçant. Je préfère déguêpir, ouais. Me tenir loin du surnois vaccin de l'assimilation.

Je n'ai rien à ajouter là-dessus.

### Chapitre III

Le lendemain de ma virée à la pharmacie, je me suis réveillée en sueurs. En nage, j'aurais dit, si j'avais le sens du sensationnalisme. Mais ce n'est pas mon genre. Ou peut-être que oui ? On vient qu'on ne sait plus. J'avais la grippe. J'ignore où j'ai pu attraper ça.

Puisque c'est ce qu'il faut faire quand on a la grippe, j'ai bu de grands verres d'eau. Un, deux, trois, quatre. J'ai bien appris ma leçon, mon papa serait fier de moi. Enfant, j'aimais boire, comme ça avant d'aller au lit. Je m'allongeais sur le dos et je me balançais doucement pour entendre les glouglous dans mon estomac. C'est de cette façon que je jouais avec mon corps pour m'endormir. Asexuée, biologique.

Maintenant, je ne pourrais plus boire autant avant d'aller dormir. Ma vessie s'est atrophiée. Et je n'ai pas les reins solides. Je me lève constamment la nuit pour aller rejeter l'intrus qui me tient éveillée. Et, pour l'heure, j'avais le ventre gonflé, prête à perdre les eaux qui m'emplissaient l'estomac.

J'avais du mal à respirer. Mes voies nasales s'obstinaient à s'obstruer. Ça faisait même perler des larmes aux coins de mes yeux. Mais pleurer pour vrai, ça aussi je sais. Et mes mains sont constamment moites. Quand je regarde mes paumes à la

lumière du soleil, je vois très bien chacun de mes pores suinter. Et quand j'ai faim, l'eau me vient à la bouche, je salive. Mon corps secrète lui-même l'ennemi que j'essaie de fuir. Ça m'enrage. Je ne pourrai jamais être complètement hydrophobe. Je ne pourrai jamais atteindre l'état serein. Mais je me console. Le serein, c'est aussi la rosée du soir qui doit, nécessairement, être humide.

Quand on est congestionnée comme moi hier, y'a qu'un remède : l'eau. Bouillante, quand même. De la vapeur, c'est comme de la glace : ça peut vous sauver. Alors c'est dans un bain que j'ai voulu me soigner. Mais avant, j'avais besoin d'un livre pour m'y accompagner. J'ai décidé de faire connaissance avec l'Alice que j'allais incarner.

J'ai bicycletté jusqu'à la bibliothèque. La municipale et pas celle que j'ai dans ma chambre. L'une est plus poussiéreuse et l'autre mieux garnie. Les deux sont bavardes. Du moins quand les livres sont ouverts. Malgré que la couleur des couvertures des livres reliés soit souvent criarde... Mais je ne vais pas ici m'étendre sur la question. De toute façon, j'y ai déjà réfléchi en profondeur. Je le dis maintenant mais, sur le coup, au moment d'enchaîner mon vélo à un parcomètre avant d'entrer dans la bibliothèque, je n'avais pas le souvenir de cette réflexion. Une autre preuve que mon amnésie est sélective.

J'étais accroupie près de ma roue avant et je composais la combinaison de mon cadenas quand j'ai entendu au-dessus de mon épaule et, visiblement – ou plutôt audiblement –, à mon attention :

– Excuse-moi ?

Où est-ce que j'avais mis mes foutus écouteurs ? Au moins, avec ça dans les oreilles, on est moins spontanément disponible. Sans eux, je ne pouvais éviter la sollicitation. Je me suis relevée, essayant tout de même d'avoir l'air pressée.



- Je peux partager ton cadenas, j'ai perdu le mien ?

C'était un grand gaillard vêtu de polyester, cuissard et maillot assorti, qui semblait arriver d'une longue course sur son Specialized tout en carbone monté Avid. Une belle machine.

- Euh, c'est que j'en ai pas pour longtemps, je viens seulement cherch...
- Ah, ça me va, je...
- T'as l'habitude de couper les gens comme ça ? je l'ai interrompu.
- Hum ? Ouais, j'pense! Comme toi!
- Ah, je suis désolée, j'ai menti sur un ton exaspéré. C'est que j'ai le tempérament court.
- Le tempérament court ?
- Oui. Euh, comme, la mèche courte, tu vois ?

J'ai passé la main dans mes cheveux, comme je fais chaque fois que je deviens nerveuse, pour exemplifier. Il hochait insensiblement la tête. Je ne saurais dire si c'était de haut en bas ou de gauche à droite. Un peu en diagonale, peut-être. Il avait les dents de devant mal alignées mais son sourire était franc. Je me suis raisonnée. Il ne pouvait pas vouloir s'en prendre à ma bécane, son vélo valait quatre fois le mien. Et puis, entre cyclistes, un peu de courtoisie ne tue pas. Pourquoi j'étais tout à coup si parano ?

- Mon nom c'est Ugo, il m'a annoncé en me tendant la main.

- Bonjour Hugo!
- Ugo, pas de H. C'est autrichien.
- Comment tu sais que...
- Tout le monde pense... Oh non! je l'ai encore fait, tu disais ?
- Comment tu savais que je m'imaginais ton nom avec un H ? J'ai l'air d'orthographier mentalement tous les mots que je prononce ? Je suis pas un livre!
- Non, c'est juste que tout le monde pense que ça s'écrit avec un H... C'est plus normal, il m'a expliqué.
- Normalité, j'y crois pas. Ça sonne comme énormité. C'est gonflé artificiellement. Ça tient pas debout la normalité. Suffit de s'en approcher pour comprendre que c'est un leurre.
- Wow! T'es peut-être pas un livre mais tu parles pareil!
- Pareil comme ? j'ai fait semblant de ne pas saisir.
- Un livre! Ton nom c'est ?
- Genevieve. Avec mon nom on peut faire un tas d'anagrammes. Pas comme avec le tien.

J'ai toujours trouvé que mon nom était parfait. Juste assez de voyelles et de consonnes pour créer un tas de configurations. Et puis, avec tous les E qu'il y a

dans mon prénom, j'ai l'air d'être en constante hésitation quand je l'épelle. Tout à fait moi.

- Enchanté, Geneviève. Je prononce correctement ? Ugo m'a demandé, espiègle.
- Hum hum, t'as l'accent!

J'ai verrouillé nos vélos et nous avons marché ensemble vers la bibliothèque. Les souliers à clips d'Ugo marquaient la cadence sur le béton du trottoir. À l'intérieur, le tapis étouffait mieux le son mais il a continué à meubler le silence en poursuivant :

- Une bibliothèque, ça c'est un drôle d'endroit. Plein de gens qui travaillent, qui apprennent. Plein de livres, aussi, qui restent sur les tablettes. Une bibliothèque c'est un endroit où on entrepose le savoir, où on le met à la disposition des gens et où on les laisse... explorer ? apprendre ? se perdre ? Et le silence de la bibliothèque. Silence relatif. Est-ce que c'est le bruit du savoir ? Des pages qui tournent, des chaises qui craquent, des pas qui s'éloignent, des toux retenues ? Tu viens souvent ici ?
- Habitez-vous encore chez vos parents ? j'ai ironisé.

Il n'a pas semblé saisir l'allusion et il a repris, songeur :

- Elles sont un peu drôles les couvertures des livres. Elles crient. Elles hurlent, on dirait. Leurs couleurs sautillent, comme pour m'inviter. Mais ce qu'elles gardent reste immobile. Peut-être pas. Peut-être que les mots s'amuse quand les couvertures sont fermées. Des fois, j'aurais envie de jouer avec les livres. Et pas seulement en les lisant. Parfois, j'aurais envie de faire des montagnes avec les livres. C'est beau des livres. Des tas de livres. C'est beau dans une bibliothèque mais sur un plancher, c'est pas mal non plus. C'est peut-être même

un peu plus démocratique. Parfois, j'aurais envie de mélanger les livres. Qu'ils soient éparpillés partout, et sans ordre. Parfois, même, je voudrais marcher sur les livres, les déchirer aussi, les brûler, même. C'est beau une flamme.

– Profane! je l'ai accusé avec le sourire.

À bien y penser, ce qualificatif m'allait tout aussi bien. Je n'avais pas de cahier ni de calepin pour le prendre en note. J'ai discrètement vérifié si, aux côtés des postes informatiques réservés à la recherche dans le catalogue, il n'y avait pas de ces petits bouts de papier avec ces minis crayons comme ceux fournis chez IKEA. Mais non. Jamais là quand on a besoin d'eux. Je répétais dans ma tête le mot, *profane profane profane*, mais ce fut peine perdue. Le lendemain, en essayant de me décrire, je l'avais déjà oublié. J'ai repris le cours de ma conversation avec Ugo en renchérisant :

– T'as raison, une flamme c'est plus beau encore qu'un livre qu'on n'ouvre jamais.

Il n'en fallait pas davantage pour l'enthousiasmer. Il a repris son envol, papillonnant de plus belle entre les rangées. Il me suivait en attendant, chaque fois que je m'aventurais dans une section, avant de s'y engager. On aurait dit qu'il se méfiait du hors-jeu d'une ligne bleue imaginaire. J'ai pensé qu'il avait l'habitude de jouer à l'aile.

– Un livre ouvert, c'est tellement beau. Il nous montre son cœur. Et toutes ces lettres qu'on peut regarder, même pas pour les lire. On peut compter les pages, si ça nous chante. Mais souvent quelqu'un l'a fait pour nous et on est privé d'un plaisir. Mais il ne faut pas trop s'en faire. On peut toujours compter autre chose. Comme les phrases. Ce qui est bien dans un livre, c'est que toutes les pages sont là à la fois et qu'on peut lire celle qui nous plaît. Quand je lis un livre, je commence souvent par la page soixante-et-un. Puis je reviens au début et je recommence. Alors, quand j'arrive à la soixante-et-unième page, le livre

me semble tout à coup plus familier. Les livres, c'est bien utile pour ça, ils nous permettent d'avoir quelque chose à soi. Et des mots, c'est pas à négliger.

– C'est sûr, je n'ai pu qu'approuver.

Je ne crois pas aux coïncidences. Encore moins à la synchronicité. Je sais que l'urgence des envies, des gestes et surtout des mots des autres n'est pas la même que la mienne. Je sais tout ça. Mais j'avais soudainement l'impression que les paroles d'Ugo m'étaient familières. Je les buvais sans qu'elles n'arrivent à me désaltérer. J'en voulais plus. Un mot de plus, juste un, m'aurait suffi. C'est 150 qui ont suivi.

– Un livre, après tout, on peut bien en faire ce qu'on veut. Des fois, moi, les livres, je les regarde. Je ne fais que ça. Je ne les touche même pas. Je fais juste les regarder. Et puis je ferme les yeux et je ne les vois plus. Le jeu est fini. Parfois je prends les livres dans mes mains, je les pèse. Je feuillette les pages. Je les lance et les rattrape. Parfois je les laisse tomber. Juste pour voir. Pour voir comment ça tombe, un livre. Parfois je sors avec un livre et je le lis dans la rue. Je lis en marchant. C'est plus compliqué que de lire assis. C'est un défi différent. Parfois je sors avec un livre. Surtout si c'est une belle journée. Les livres n'aiment pas beaucoup la pluie. Et l'eau non plus. Toi, tu cherches un livre pour en faire un usage particulier ?

Est-ce que j'hallucinais ? Est-ce qu'il avait parlé de pluie ? Est-ce qu'il avait parlé d'eau ? De la molécule  $H_2O$  ? Il le faisait exprès ou quoi ? Encore des questions. J'en étais inondée. Mais Ugo attendait quand même ma réponse à la sienne.

– Ah, moi ? Je cherche *Alice au pays des merveilles*. C'est pour lire dans mon bain. Mais je te promets que je vais faire attention.

– Alice! Celle qui fait semblant d'être deux personnes différentes!

– Ah ouais, elle fait ça Alice ?

– Peut-être bien, je ne me souviens plus.

Je pouvais voir – ou entendre – dans la nonchalance qu'il avait mis dans la formulation de sa réponse qu'il essayait de paraître désintéressé. Son détachement avait réussi à m'intriguer. J'ai emprunté le livre dont j'avais besoin et Ugo a rendu un manuel de biologie, *Unité et diversité de la vie*, qui était déjà en retard d'une semaine. Il m'a avoué qu'il n'en avait lu que la moitié. La bonne, il m'avait assuré. Cet Ugo m'intriguait de plus en plus. Je n'ai pas l'habitude de la spontanéité, mais j'ai entendu ma bouche lui demander :

– Ugo, tu fais quelque chose, ce soir ?

– Non, rien de spécial...

– Pourquoi tu ne viendrais pas chez moi, on fait une fête pour l'anniversaire de mon coloc et pour l'Halloween. T'as qu'à venir déguisé.

En détachant nos vélos du parcomètre, je lui ai donné l'adresse. J'y suis aussi allée de mes conseils sur les pignons à choisir pour grimper la pente de ma rue avec un minimum d'effort. Un rapport qui ne l'engageait en rien. Avant de partir, il m'a questionné :

– Tu roules sans casque ?

– Toujours!

– Pourquoi ?

– Si t'étais arrivé plus tôt, tu comprendrais.

– Ah ? 'Tention à toi d'abord!

Cette rencontre ne pouvait pas être fortuite. Je soupçonnais, je pressentais, je devinais – même si l'intuition féminine n'est pas chez moi la faculté la mieux développée – qu'elle aurait une suite. Il y avait dans les circonstances de notre premier contact un je-ne-sais-quoi de bon augure. Avant d'en être convaincue, j'évaluais, en roulant (il y a quand même assez de féminin en moi pour que je puisse faire deux choses à la fois), le point d'ancrage que pourrait avoir Ugo dans ma vie. Je cherchais comment il arriverait à s'inscrire au sein de mes relations passées et persistantes. Chaque fois que je fais connaissance avec quelqu'un, j'ai besoin de retrouver dans cette personne quelques traits distinctifs de ceux que j'ai aimés.

Parfois, ce sont les mains qui possèdent une similarité frappante. Celles d'Olivier avaient la même douceur que celles de mon premier chum, Jean. Ou alors, c'est la naissance des cheveux. Celle d'Étienne, clairsemée et vagabonde, était identique à celle d'Olivier. Ou encore, cette petite veine que je guettais chez Olivier et qui palpitait sous l'éternelle mèche de cheveu qui barrait son front et que je m'étais plu à retrouver chez Louis. Elle se gonflait sous l'émotion. Elle n'a jamais été aussi gorgée que lorsque je lui ai présenté Léanne. Elle qui avait les mêmes initiales que lui. Et cette longue communion entre ceux avec qui j'ai eu une liaison se poursuit encore.

Avec Ève, qui avait tout ça, les mains, les cheveux, le sang, les lettres... Avec Guillaume dont le tempérament colérique me rappelait les fureurs de Jean. Avec Dominique dont la constellation de grains de beauté sur la main gauche reproduisait avec une étonnante symétrie celle de la droite de Louis. Ces petits détails qui me font croire, chaque fois que j'ai pensé avoir trouvé, que je n'étais peut-être pas si loin de ce que je cherche. Qu'un jour, je découvrirai l'alliage

parfait de tous ces éléments en une seule et même personne. Mais quelle était la place d'Ugo ? Il était tellement différent. À des kilomètres de ces gens. C'était à moi qu'il ressemblait. Je me demandais comment j'arriverais à l'intégrer à ce patchwork humain.

C'est là que j'ai pensé à Marie. Mais oui, Marie! Elle trouverait sûrement Ugo génial et ça me permettrait de le garder dans les parages. Quand elle en aurait assez, j'aurais eu le temps d'y réfléchir et peut-être même de tisser un lien entre lui et l'un de mes ex. Après tout, entre filles, on peut bien s'entraider. J'ai trouvé un dix sous dans ma poche. Il datait de 1988. Pile je présente Ugo à Marie. Face, je la lui présente. En lançant la pièce, j'ai pensé : *Les jeux sont faits, rien ne va plus!*

Avant de rentrer, je devais passer au bureau de l'assurance-emploi. J'avais quelques formulaires à remplir. Pendant ces rendez-vous, je comprends vraiment le sens du mot prestation. C'est d'après ma performance qu'on juge si je suis crédible dans le rôle de l'employée mise à pied – attention, je me déplace quand même à vélo – en raison d'une *discrimination fondée sur des motifs illicites*. Je n'avais pas eu le temps de réviser mon Stanislavski, mais j'ai su être convaincante. J'ai fait sans trop de problèmes la preuve de séquelles psychologiques manifestes causées par le traumatisme de préjudices répétés portés à mon intégrité. Bien sûr, ce n'est pas le vocabulaire que j'ai utilisé pendant l'entretien. Je sais être moins évasive. En partant, j'ai salué mon public mais personne ne m'a lancé de fleurs. Au moins, je n'ai pas reçu de tomates non plus.

Je suis rentrée à l'appart, impatiente de parler à ma coloc. Quand je l'ai trouvée, elle était absorbée par un minutieux travail. Elle greffait des ailes à son costume. Marie, Marie, Marie. Le mystère le plus total. Ses manies, ses envies me dépassent. Dans sa petite boîte pleine d'aiguilles et de fil, tout est si bien rangé. Tout à sa place. Mais Marie veut si fort se tordre, s'emmêler. Le désordre, ce n'est pas pour elle. Mais est-ce vraiment pour quelqu'un ?



- Marie! Tantôt en allant à la bibliothèque j'ai rencontré un gars et je l'ai invité pour ce soir!
- Un intellectuel, elle a affirmé sans lever les yeux.
- De quoi un intellectuel ?
- Ben, vous vous êtes rencontrés à la bibliothèque, non ?
- Oui mais ça veut rien dire. En plus, son livre était en retard. Tu vas voir, c'est plutôt le genre de gars que tu croises au gym.

Marie s'est piqué le bout du doigt. Elle n'a rien senti. En le portant à sa bouche machinalement, elle a croisé mon regard. J'ai tout déballé :

- Je l'ai rencontré au rack à bicycle. C'est un athlète! Je suis sûre qu'il va te plaire! Il s'appelle Ugo.
- Ah ouais ? C'est pour moi que tu l'as invité ? T'aurais pas dû! elle s'est opposée poliment, j'ai d'abord cru. C'était pas la peine, Ge, j'ai déjà invité quelqu'un.
- Ah ? Je le connais ? j'ai commencé à paniquer.
- Ben... tu *le* connais pas. Tu *la* connais. Mais c'est pas grave, tu garderas ton Hugo pour toi! Ça va te changer!
- C'est Ugo, en passant! Pas de H, j'ai précisé.
- Ah ouais, c'est drôle ça! Y'a un nouvel éclairagiste sur notre plateau qui s'appelle Ugo pas de H. Tout un adon...

- C'est pas un adon. C'est juste des choses qui arrivent, j'ai répondu, agacée.

Elle avait changé de sujet mais je voulais connaître le fin mot de cette invitation. J'avais toujours senti Marie un peu jalouse des expériences que j'avais pu faire, mais je ne la croyais pas capable d'autant d'audace. J'avais la puce à l'oreille et ça me piquait joyeusement.

- Ça fait que... qui t'as invité ? je lui ai demandé en prenant une pose enjôleuse.
- Moi ? Personne m'a invitée. C'est chez nous le party!
- Tu sais ce que je veux dire, je me suis impatientée. Qui-as-tu-in-vi-té ?
- Ève. Ça te fait rien, j'espère. Raph, lui, est ok avec ça, elle m'a répondu en reprenant son point mais pas son souffle.

J'étais sans mots. Et Raph, lui, aurait acquiescé ? Ça m'étonnerait, ça m'étonnerait beaucoup. Je ne pouvais pas y croire. Ça tenait de la provocation. À défaut de bananes, c'est dans la pomme interdite qu'elle veut croquer ? C'est ça ? Marie, Marie, Marie. Mais je n'ai pas eu le temps de l'avertir que sa curiosité la perdra, qu'elle a renchéri :

- Bon, essaie donc ton costume voir si t'aimes la longueur.

Mais je n'avais plus envie d'aimer quoi que ce soit. Et je n'avais surtout plus envie de me montrer dans un party qui prenait les allures d'une véritable mascarade. J'avais envie de détalier comme un lapin. Mais je ne voulais pas en poser un à Ugo. J'étais prise au collet du piège que j'avais moi-même tendu. Mon plan était à l'eau.

## Chapitre IV

Je me suis fais couler un bain. Je voulais me plonger dans la lecture d'*Alice*. Mais je n'arrivais pas à m'y absorber complètement. J'étais trop occupée à remonter à la source de toute cette histoire. Je ne pouvais toujours pas croire ce que Marie venait de me dire. En réalité, ce n'était pas tant ce qu'elle m'avait dit qui était si troublant. C'est ce qu'elle ne me disait pas qui m'effrayait. Qu'est-ce qu'elle voulait prouver, au juste ?

Le bain était chaud, la mousse était bonne. J'essayais de ne pas m'en faire. Mais la vapeur me ranimait et toute cette chaleur qui m'entourait rendait mon esprit plus vif. J'ai repris la lecture d'*Alice*. Mes voies nasales se dégageaient enfin. Et plus je m'éveillais, plus tout ça commençait à m'énervier totalement. Pas Alice, qui me paraissait somme toute assez sympathique, mais ce monde qui se mouvait autour d'elle, pour elle, contre elle. Un monde incroyable. Qu'elle accepte sans même rechigner. Un univers à deux dimensions, sans véritable profondeur.

J'ai tout de même persisté un peu dans le roman. Mais c'est rapidement devenu intenable. Y'a personne qui peut supporter d'être deux personnes à la fois. Y'a que dans les rêves que ça se passe comme ça. Alors j'ai voulu me pincer pour voir si ça me tirerait de mon propre cauchemar. J'ai légèrement sous-estimé la force avec laquelle j'ai enserré la peau de mon poignet... Le bouquin que je tenais

toujours m'a glissé des mains déjà ratatinées. Je l'ai regardé s'enfoncer comme une roche.

Au lieu de procéder au sauvetage, j'ai eu le réflexe de le tenir fermement au fond du bain. Au diable la promesse que j'avais faite à Ugo. Après tout, c'était une promesse de Gascon, alors pour ce que ça vaut... Je n'ai récupéré le cadavre que lorsque qu'il ne faisait plus de bulles et que j'ai été sûre qu'il ne se réveillerait plus. Moi, j'avais les yeux fermés. Mais je savais que je ne dormais pas. Comme avec Ève.

Ève, comme s'est longtemps plu à le répéter Raphaël, c'est comme moi, mais en moins compliqué. Parce qu'il entre dans ma composition chimique un tas d'éléments inconnus. Probablement la part de mon sang extra-terrestre qui vient de quelque part, on ne sait trop d'où, entre Mars et Vénus. Je suis faite d'arrogance, de lassitude et d'éléments organiques vivants non identifiés. Personnellement, je considère que c'est assez. Suffisant. Dans tous les sens du terme.

Ève est quand à elle, toujours selon Raph, un exemple de simplicité. Elle tient le premier rôle dans l'émission de télé sur laquelle il travaille avec Marie. Souvent, à la fin d'une série de tournages, c'est chez elle que toute la crew se réunit pour décanter un peu. Elle m'a bien invitée quelques fois à me joindre à eux – mon coloc lui a sans doute répété que j'étais comme elle mais en plus compliqué et elle aura voulu à tout prix connaître sa copie non conforme – mais j'ai toujours décliné l'invitation. Désolée, je ne suis pas un spécimen de foire.

L'an dernier, un vendredi de novembre, l'équipe était en pleine production. Ève avait eu un problème de plomberie. Un tuyau fissuré. On lui en avait refilé un mauvais. Impossible d'utiliser son réservoir d'eau chaude. Raphaël, dans sa galanterie légendaire, l'avait invitée à passer la nuit à l'appart pour lui éviter le désagrément. Il l'avait installée dans ma chambre, croyant que je ne reviendrais

qu'aux petites heures, quand ils auraient déjà regagné le plateau. Sacré Raph, peut pas se contenter d'être l'archange. Faut aussi qu'il soit le bon samaritain.

Il avait fallu que je choisisse précisément cette soirée-là pour rentrer prématurément de mon shift (de nuitte) chez Bi-écoute – *Bi-écoute, où deux oreilles valent mieux qu'une!* J'en avais marre de tendre ma ligne à des gens beaucoup moins paumés que moi. Et puis, mon superviseur commençait à douter de ma compétence à aider quiconque – oui, lui aussi –, moi qui pataugeais davantage dans l'ambivalence du choix que dans le choix de l'ambivalence. J'avais claqué la porte et n'avais plus l'intention d'y remettre les pieds.

Dehors, c'était l'orage et quand je suis arrivée chez moi j'étais trempée et frigorifiée. Je n'avais qu'une idée, une bonne celle-là, retrouver mon lit. C'est plutôt Ève que j'ai trouvée. Au départ, ça ne m'a pas dérangée. En fait, je ne l'avais même pas remarquée. Quand j'ai été complètement dévêtue et que j'ai commencé à questionner l'étonnante chaleur de mes couvertures, j'ai réalisé que j'étais dans de beaux draps. De magnifiques draps. J'ai entendu derrière moi :

– Genevieve, c'est ça ?

C'était ça. Ça l'est toujours, d'ailleurs. Je paraissais probablement gênée dans ma nudité. Mais ce n'était rien en comparaison du malaise que j'ai éprouvé quand j'ai constaté qu'elle était aussi peu vêtue que moi. Je n'ai plus osé regarder dans sa direction. C'est là que j'ai fermé les yeux. Je ne voulais plus les ouvrir. Jamais. Mais même coupée d'un sens, j'arrivais à la saisir. J'ai été emportée avec dans un tourbillon excentrique. Un maelström qui, quand je me le représente aujourd'hui, prend les formes, les courbes, les rondeurs, d'une ellipse. Tant pis pour les voyeurs. De toute façon, moi-même je n'ai rien vu.

N'allez pas croire que ce fut là mon baptême. D'abord, Ève, n'a jamais été la première femme. D'un point de vue chronologique, elle est même la seconde. La

seconde. Le temps qu'a effectivement duré notre idylle. Et de toute façon, comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas très férue de religion. Alors, notre aventure, je me plais à la nommer Vendredi Sein.

Jusqu'à hier soir, je n'avais plus revu Ève. Sauf à la télévision. Je lui ai bien parlé, au téléphone, une fois. Elle voulait s'assurer de ma discrétion. Je lui ai expliqué que, même si je l'avais voulu, j'aurais été incapable de me faire des idées à son sujet. J'ai découvert qu'Ève aussi manquait d'imagination. Pour expliquer ce qui s'était passé, elle s'est lancée dans un plaidoyer tout à fait convenu. Elle essayait de nous convaincre que ça ne voulait rien dire, que c'était la personne et non le sexe qui importait, que c'était moi et personne d'autre mais que ça ne se reproduirait plus. Je ne connaissais que trop bien la paroisse pour laquelle elle prêchait. Je l'ai laissée dire. Elle avait bien le droit de s'accorder un peu de clémence.

Raphaël, lui, n'avait pas envisagé les choses du même œil. Au déjeuner, avec Ève autour de la table, il avait ravalé ses reproches. À son retour du travail, j'avais eu droit à un véritable sermon. Il s'était emporté, soutenant que je ne cherchais qu'à profiter des gens. C'était comme s'il avait voulu protéger Ève de la menace que soudain je représentais. J'avais beau lui opposer que c'était d'elle qu'il fallait se méfier, rien n'y faisait. Il était convaincu que je m'étais lancée en pleine campagne de conversion. Mais je me verrais mal partir en mission pour sauver une à une les brebis égarées. Le ton montait sur la messagerie instantanée où on se disputait. Je pouvais entendre, depuis l'autre bout du corridor, Raphaël qui enfonçait furieusement les touches de son clavier.

- À quoi tu joues au juste ? Raph avait fini par me demander.
- Ben c'est ça, je joue. C'est un jeu, une game. Arrête de tout prendre au sérieux.

- Non, toi arrête. Choisis ton équipe, pis arrête. De toute façon, tout le monde le sait quel bord tu devrais prendre. Ça fait que laisse Ève en dehors de ça.

Il dépassait les bornes. Est-ce que tout le monde s'était donné le mot pour marcher dans mes plates-bandes ? Déjà qu'il n'y a pas grand chose qui y pousse. J'avais crié, hurlé, assez fort pour que l'écho de ma voix résonne jusqu'au Café du Coin :

- Ah oui ? Viens donc me dire ça en pleine face si t'es capable. Sinon, ferme ta GUEULE !

Puis, plus rien.

Marie était accourue dans ma chambre pour me dire que Raph était parti, sans même claquer la porte. J'étais allée trop loin. S'il y a une chose que Raphaël ne peut pas tolérer, autant que je déteste me faire dire de me brancher, c'est la moindre allusion à son mutisme. J'avais parlé rondement; ce que j'avais dit était carrément méchant.

Tout est rentré dans l'ordre presque deux mois plus tard. Autour de la Pentecôte. On n'a plus reparlé de l'incident, sauf pour demander à Raph où il était allé après notre engueulade. Il m'avait assuré qu'il avait passé la nuit chez son ami Staschezky. Avec un nom à coucher dehors pareil, j'ai cru qu'il n'avait pas dû dormir beaucoup. De mon côté, j'en avais aussi été quitte pour ne pas fermer l'œil pendant quelques nuits.

## Chapitre V

Cette histoire était loin derrière moi. Assez loin pour que j'aie besoin de jumelles pour l'apercevoir en me retournant. Après mon bain, j'ai pratiqué l'un de mes sports préférés : la sieste. Après tout, j'avais une grippe à soigner. Vers neuf heures, quand j'ai finalement émergé de ma chambre, quelques invités étaient déjà installés confortablement dans le salon et attendaient les autres. Le principe était simple : chacun amenait une bouteille de fort – Raph avait expédié un courriel à tout le monde question de répartir les responsabilités – et on se constituait ainsi un impressionnant bar. Pour l'instant, Jack Daniel, Johnnie Walker et un vieux malt écossais étaient arrivés. On n'irait pas loin avec ça, mais Raph gardait bon espoir. Il se réchauffait, à la guitare.

Mon costume m'allait comme un gant. Ça devait bien faire dix ans que je n'avais pas porté de robe. La dernière fois, je crois bien que c'était au cégep quand, pour la pièce de fin d'année, je devais incarner un homme qui se travestissait. C'est Raph qui me donnait la réplique, lui aussi déguisé en femme. Sur la scène, on s'était mis à improviser, complètement hypnotisés par le surréalisme du moment. Pour un instant, on n'était ni homme, ni femme, ou plutôt tout ça confondu. Nous étions des personnages et rien ne nous aurait laissé nous prendre au sérieux. C'était bon. Grisant. Après le show, en coulisses, des amies étaient venues me



confier qu'elles avaient vu mon père sourire, impressionné selon elles de me voir interpréter avec autant d'audace une femme fatale. Elles n'avaient rien compris.

Marie assiégeait la toilette. Ou plutôt la salle de bain. En fait, c'était le miroir qui la préoccupait. J'ai dû admettre que j'avais besoin de son aide pour le maquillage. Je me suis persuadée qu'elle avait tout oublié – ou du moins, aurait la décence de faire comme si – de notre échange de la matinée. J'ai frappé trois fois à la porte de la salle de bain.

– Sera pas long, Raph, j'achève.

– Non, c'est moi... Écoute, tu me donnes un coup de main pour...

– Ouais, sûr, tu la veux où, ta claque ?

Elle a ouvert la porte en rigolant.

– Entre. Et fais pas c'te tête-là!

– ... pour le maquillage. J'y arrive pas, Marie. J'essaie, je te jure, mais j'y arrive pas.

– Laisse, j'm'occupe de tout.

Et elle a opéré sa magie en m'entretenant, comme si de rien était, des talents respectifs de Jack et de Johnnie. Chaque fois que je m'apprêtais à y aller d'un commentaire, elle me répétait de ne pas bouger. Je l'ai écoutée, sans rechigner, me vanter les mérites de ces amants qui n'avaient, paraît-il, rien en commun. Vraiment, pas mon style.

En sortant de cette séance de transformation extrême, je semblais tout droit sortie du pays des merveilles. J'étais méconnaissable. Pour une fois, j'avais l'air d'une sainte. Une sainte nitouche. Je commençais à regretter de ne pas avoir choisi de me déguiser en Pocahontas. Au moins j'aurais conservé un certain sex appeal. Là, je tombais vraiment à plat.

Le temps de nous faire une beauté, Marie et moi, Gin, Amaretto, Goldschlager, Rhum et Baileys étaient venus gonfler les rangs. La Vodka, cette grande diva, se faisait toujours attendre. Quelques-uns ont protesté.

– Raph, pourquoi t'as donné la Vodka à Sandrine ? C'est toujours la dernière arrivée. Qu'est-ce qu'on fait si elle se pointe pas ?

Mais Raph gardait son sang froid. Il faisait rigoler tout le monde avec ses mimiques à la Chaplin. Pour détourner l'attention, il riait de lui-même. Il jouait au muet et, l'instant d'une soirée, il m'a semblé le voir retrouver le comédien toujours en lui. Il sortait sa carte à cocktails et faisait mine de tomber par hasard sur les drinks sans vodka qu'il servait à tous ceux qui chialaient.

J'en ai moi-même bu un, deux, trois, quatre, après quoi mon attirail de communiant a commencé à faire ses effets. Apparemment, je n'étais pas la seule à avoir poussé l'inculture jusqu'à ne pas avoir lu *Alice au pays des merveilles*, à ne pas l'avoir vue, ou à ne pas m'en être souvenue. Ça me rassurait. Marie riait, avec les autres, cherchant avec eux à quoi je leur faisais penser. J'étais assise en indien, comme une gamine, dans un coin du salon, un verre d'eau-de-vie à la main. Marie guettait continuellement, du coin de l'œil, l'horloge fixée au mur au-dessus de ma tête. Quand la sonnerie de la porte a retenti et qu'elle a bondi pour aller répondre, je savais que son petit manège venait de cesser. Et que le grand commençait.

C'était Ève. J'entendais, de loin, Marie s'extasier devant la beauté de son invitée. Le bruit de l'aquarium causait une légère interférence. Chaque fois que c'est au

tour de Raph de le nettoyer et d'en changer l'eau, mon coloc tarde. Conséquence, le filtreur râle jusqu'à ce que je me décide à corriger la situation. Mais pour le moment, j'avais un spectacle à ne pas rater. Dans la cuisine, Marie et son invitée s'affairaient à placer dans le réfrigérateur la bière qu'Ève avait apportée. Quand elle a refermé la porte, je me suis retrouvée face à face avec mon quasi reflet. Je l'ai scruté, de ses boucles rousses naturelles à ses chaussures de paillettes rouges.

- Salut Ève. Tu vas nous chanter *Somewhere Over the Rainbow* tantôt ?
- T'es drôle, Ge, a répondu Marie à la place d'Ève qui achevait de rougir au grand complet.

Sur ces entrefaites, Brandy, Peach Schnaps et Blue Lagoon faisaient leur entrée dans l'appartement. Ma coloc en a profité pour faire diversion. J'ai soudainement eu envie d'un Bloody Mary. Ève a inspecté le réfrigérateur mais on n'avait pas de jus de tomates. Dommage que je n'en aie pas récolté au bureau du chômage. J'ai annoncé que j'allais faire un tour au dépanneur, si quelqu'un avait besoin de quelque chose. Il était passé onze heures, faudrait peut-être oublier la Vodka. Pas grave, je le prendrais bien virgin, mon verre, s'il le fallait.

Une petite sortie au dépanneur, quand l'alcool a commencé son effet, et à vélo en plus, ça a toujours été pour moi libérateur. J'ai placé ma perruque blonde dans le panier, question de vraiment sentir le vent dans mes cheveux. Au magasin, le caissier m'a reluquée, amusé. À l'instar de ce que ferait le nouvel employé du Café le lendemain matin, il s'inquiétait probablement de ma santé mentale à me voir dans mon accoutrement qui prenait, sans la perruque, des allures trash. Un peu plus et il me disait de me méfier du grand méchant loup. Je lui ai monté mes crocs. C'est à lui que je ne faisais pas confiance. En me remettant la monnaie, il a essayé de m'escroquer de 15 sous.

J'ai roulé un peu dans le quartier après ma commission. Je rageais intérieurement contre Marie. Comment j'avais pu croire qu'elle pourrait m'aider ? Tout le monde sait que les filles sont constamment en compétition les unes contre les autres. Sur celle-là, elle m'avait battue, et à plate couture. On ne m'y reprendra plus, adieu la solidarité féminine ! J'espérais pouvoir encore compter sur la solidarité entre cyclistes et surtout sur celle d'Ugo, qui m'en devait bien une. Et puis, ça m'a frappé. Pas une voiture. Malgré que la scène aurait eu un certain charme. Alice renversée par un chauffard avec des éclaboussures de V8 plein ses beaux cheveux. Ce qui m'est soudainement apparu dans toute sa clarté, c'est le lien qui unissait Ugo à l'un de mes ex. Je me suis souvenue que si je me promène à vélo, c'est un peu – beaucoup – parce que Jean m'y a initiée. Voilà, je l'avais trouvé, le point de départ de notre tandem !

De retour chez moi, le vélo du principal intéressé était justement attaché là où je range habituellement le mien. Tiens, il avait finalement retrouvé son cadenas ? J'ai grimpé les marches de l'escalier trois pas trois. Je redoutais l'accueil que lui avait réservé le groupe où il ne connaissait personne. Mais il avait apporté un quarante onces de Vodka. Instantanément, il était devenu le meilleur ami de tous. Sauf de Marie et d'Ève, trop occupées à être seules dans l'univers. Le party commençait à être franchement bien arrosé. Le temps de me verser aussi un verre, j'ai tiré Ugo un peu à l'écart pour discuter. Il était vêtu en Capitaine Cosmos. Il m'avait assuré qu'il n'avait pas perdu tout l'après-midi confectionner son costume, que c'était celui de l'an dernier. Son look d'explorateur de l'espace m'inspirait confiance.

- Les partys d'Halloween, ça me donne toujours l'impression d'être dans une autre dimension... je lui ai confié.
- Ouais, dans un univers parallèle !
- Je dirais même un univers perpendiculaire !

– Ah ah! Pourquoi tu dis ça ? Ugo a rigolé.

Fallait lui dire. J'attends toujours trop longtemps avant de mettre cartes sur table. Mais la vie, ce n'est pas une partie de poker. Pourquoi est-ce que je m'obstine à bluffer ? Jamais je n'aurai de straight flush dans les mains. À coup sûr je déçois les autres. Mais hier soir, je ne voulais pas brûler ma chance avec Ugo.

– Oh, pour rien. Inquiète-toi pas, je suis tout à fait normale. Je suis comme toi. J'ai toutes mes dents, même celles de sagesse! J'ai cinq doigts à chaque main et cinq pieds à chaque orteil.

– Normale comme moi, hein ? Je croyais que la normalité était une monstruosité ?

– En fait, c'est énormité que j'ai dit. Mais c'était purement rhétorique. C'est pas parce que je suis différente que je m'attends pas à ce que les autres soient normaux. Peut-être que ça me surprend juste un peu moins quand j'apprends qu'ils ne le sont pas...

– Comme Alice qui ne s'étonne plus de ce qu'elle rencontre au pays des merveilles tellement tout est impossible...

Lui, ça ne comptait pas. Il savait pour Alice. Je lui ai souri, bêtement. Il était sur le point de récidiver avec ses questions quand j'ai aperçu Madeleine qui franchissait le seuil de la porte. Elle s'enfargeait dans sa longue jupe tahitienne et la pile de souliers entassés dans le portique. Je pouvais comprendre, moi aussi je suis maladroite. J'ai demandé à Ugo de m'excuser.

Madeleine est l'une des rares personnes que Raph et moi avons conservées de notre ancienne vie. Elle était une collègue de travail à la librairie de notre patelin. Madeleine est nualatique. Un jour, alors qu'elle poinçonnait les achats d'un client à

la caisse, elle lui a demandé, au lieu de le prier de sortir sa carte de membre pour lui accorder une réduction : « Est-ce que je peux voir votre membre ? » Vraiment nulatique. C'est-à-dire lunatique et dyslexique. Avec un sens de l'humour à toute épreuve. À l'époque, elle s'essayait comme moi à écrire des histoires. Elle ne leur trouvait que le dénouement, tragique et abrupt, alors que je ne réussissais qu'à abandonner les miennes, faute d'idées.

Raph venait souvent me chercher à la librairie. Quand elle nous voyait tous les deux, Madeleine se plaisait à nous appeler Cannelle et Pruneau. Elle était convaincue qu'un jour on finirait ensemble. Je crois qu'elle n'a jamais compris le concept de l'inceste. Nous ne la fréquentons plus régulièrement depuis que nous avons emménagé à l'Îlle, mais Madeleine ne rate jamais les grandes occasions. Raph l'avait invitée pour son anniversaire. Je l'ai aidée à se dépêtrer de sa mauvaise posture. Elle portait à ses bras des dizaines de bracelets émaillés qui tintaient les uns contre les autres à chaque pas. Ses épaules étaient recouvertes d'un immense châle qui gênait ses mouvements. Son look bohème n'en était pas pour autant réussi.

Ça faisait un bail – et même deux baux signés avec notre propriétaire – que je n'avais pas vu Madeleine. Je la trouvais changée. Je la scrutais mais je n'arrivais pas à trouver ce qui, dans son apparence, s'était transformé. La couleur, la longueur des cheveux ? Quelques livres en trop ? Cette étincelle au fond de l'œil ?

- Pis, tu l'as-tu fini ton roman, là ? elle m'a demandé en me tirant de mon inspection.
- Allo Madeleine. Merci, je vais bien. Toi aussi t'as l'air en pleine forme!
- Ah, laisse faire les politesses de matantes. Parle-moi de ton livre, là, de ton histoire d'amour impossible entre meilleurs amis ?

- De quoi tu parles ? J'ai jamais commencé à écrire quelque chose comme ça... Faut arrêter de prendre tes désirs pour la réalité! Mais si tu veux savoir, là, j'adapte un scénario en roman. C'est l'histoire d'un complot. J'peux pas vraiment t'en dire plus... j't'en train de travailler là-dessus.
- Eh bien, tchou-tchou, tu me feras signe quand tu arriveras en gare! elle m'a taquinée en prenant cet accent très français qu'elle maîtrise étonnamment bien mais auquel cette transcription ne rend pas vraiment justice.

Toujours le mot pour rire, Madeleine. Je l'ai regardée s'éloigner vers Raph, les bras grand ouverts, avec l'envie de le faire. Une autre fois, peut-être. Et puis, il y avait Ugo qui attendait pour reprendre le cours de notre discussion.

- Comme ça, t'écris ? il s'est informé après avoir saisi quelques bribes de ma conversation avec Mado.
- J'écris mes mémoires. Je fais ça maintenant comme ça c'est moins long. Et puis, ça va être faite.
- Quoi ? il s'est étouffé dans sa bière.
- Nah... J'ai pas assez d'idées pour écrire...
- Qu'est-ce que t'attends pour en trouver ?
- Rien, j'attends rien! J'ai pas de patience, justement! Être patiente, j'ai arrêté de l'être quand la mutation est pas venue.

Je lui ai alors raconté comment ma mère, en menant un sondage auprès des membres de ma famille, a établi un consensus général selon lequel je suis la personne la plus impatiente qu'ils connaissent. On figure au palmarès qu'on peut.

Mais est-ce que j'avais réellement expliqué ça à Ugo ou bien c'est uniquement dans ma tête que je l'avais narré ? La question se pose. Parce qu'il a repris, complètement hors sujet :

– Tu me dis que t'es différente, tu me parles de mutation. J'ai du mal à te suivre.

On s'était déplacé vers le salon. Derrière moi, j'entendais le bruit du filtreur de l'aquarium. Il enterrait maintenant l'ensemble des sons ambiants, la musique feutrée, les rires des convives, l'écho des tchin-tchins entre les verres et les bouteilles. Même la voix d'Ugo ne parvenait pas à moi et je ne pouvais que lire sur ses lèvres des *ça va ?* articulés de plus en plus lentement. Je lui ai fait signe que oui mais j'étais toujours absorbée par le petit écoulement régulier du filtreur. Il sonnait comme un pipi. Un pipi intarissable. Qui n'en finit plus d'avoir envie. Un pipi perpétuel. À l'infini. Un petit flic-floc qui coulait tout doucement. Comme une chute des reins. Pas un pipi de garçon qui tombe de haut et fait un vacarme fou. Non, plutôt comme un petit pipi de fille.

Je m'embrouillais. Pourquoi est-ce que même le bruit de l'aquarium devait se sexuer ? Pourquoi il ne pouvait pas rester neutre ? C'était insupportable. Je savais que si l'aquarium faisait autant de bruit, c'est qu'il manquait d'eau. Oh, pas beaucoup. Juste un peu. Un verre aurait suffi à immerger la base du filtreur et à faire disparaître le tumulte de cette chute. Une chute, c'est toujours un peu affolant. Impossible de distinguer les gouttes. On les devine, chacune, petite et perdue, qui va se fracasser, toujours plus bas, et qui se termine en éclaboussures sur les chaussures. Il ne manquait qu'un verre d'eau. Ou alors, c'est qu'il y en avait cent, mille de trop.

Fallait régler le problème de l'aquarium. J'ai regardé Ugo et je le lui ai dit. Il m'a regardé sans comprendre. J'ai passé mes doigts dans mes cheveux et ils s'y sont cramponnés. J'étais passablement éméchée, tant par l'alcool que par ce



mouvement de ma main qui avait achevé de me dépeigner. J'ai continué à m'emmêler, vraiment à haute voix cette fois-là :

- Ah excuse-moi, je sais plus ce que je raconte. Je sais pus rien. Je sais que dalle. Ah ah! Que roche. Une roche, tiens, ça c'est solide. On peut s'y fier. Le roc, je connais ça. On en veut tous un même si tout ce qu'on fait c'est essayer de le déplacer. Je pense que c'est géologue que je devrais être. Inventorier les pierres. Les grosses, les petites, les colorées. Y'a que ça de vrai. Et pourtant, la pierre la plus dure, elle est invisible, comme de l'eau. Je sais pas comment sont faits les diamants, mais la roche en fusion, le magma, est-ce que c'est pas liquide aussi ? Merde, on en sort pas...
- De quoi tu parles ? Ugo a demandé avec plus de points d'interrogation dans les yeux que dans sa phrase.
- Avec moi, tu peux être sûr de deux choses. Un, je termine jamais ce que je commence. Deux, je finis toujours par parler d'eau.

J'ai callé mon verre d'une traite. Je cherchais une bouée. Mon regard s'est accroché à la porte de la chambre de Marie que j'ai tout juste eu le temps de voir se fermer sur la robe de Dorothy dans *Le magicien d'Oz*. Raph s'était improvisé DJ et venait de mettre un slow. Je tanguais légèrement et ça me donnait l'air d'avoir du beat. Ugo m'a enlacée. Au même moment, Raph s'est approché, caméra à l'épaule, pour tourner les images que j'ai visionnées ce matin. Je me souviens d'avoir eu l'impression d'être dans une piscine à vagues. D'en avoir eu assez de suivre le courant. De n'avoir pu réprimer la logorrhée qui montait dans ma gorge.

- Ok, c'est assez. J'abandonne. Je nage plus. Je nage plus parce que y'a pus d'eau dans piscine. C'est trop facile une piscine. Une belle 24 pieds qui ronronne dans la banlieue, l'été. On apprend à nager et on est prêt pour la vie ? On voit tout de suite que c'est arrangé avec le gars des vues. Moi aussi je suis capable

d'en raconter des menteries, d'en faire des paraboles. J'ai faite un backwash, tiens. Intégral. Ça fait que y'en a pu d'eau dans piscine. T'avais raison papa. Tout ça à cause de la physique. La cohésion moléculaire. La capillarité de l'élément liquide. La propriété de l'eau à entraîner chacune de ses particules les unes à la suite des autres. Sans se soucier d'où elle atterrira, pourvu que ce soit plus bas. Belle solidarité, l'eau... Je te vois, Raph, me fixer avec tes grands yeux. C'est facile pour toi de t'en sortir, t'es comme une carpe. Mais je t'entends... Je t'entends bien me demander si j'essaierais pas de noyer le poisson. Ouais, ben tu sais quoi ? c'est peut-être tout ce qu'il mérite!

Raph a fait un travelling arrière, Ugo est entré dans son champ de vision et il s'est exclamé, sans aucune censure :

- Ayoille, elle est donc ben fuckée c'te fille-là!
- Ben oui, c'est ça, je suis fuckée. Bravo Ugo. T'as tout compris. Deux morceaux de robot! Fille, par exemple, je suis moins sûre. Oui je suis bizarre je suis weird, je suis queer même, j'ai ajouté à l'intention de Raphaël. Mais on sait tous les deux que c'est bien plus compliqué que ça. Vous m'excuserez de me présenter sous le nom de Genevieve. Mais c'est quand même le mot qui me décrit le mieux. Je cadre nulle part ailleurs. Même dans mon propre backwash je fitte pas. Je reste coincée dans le filtreur. Pas de case pour moi. À part la case départ. Tout est vraiment toujours à recommencer. Maudit filtreur...

Je me suis retournée vers l'aquarium et je l'ai agrippé. J'ai tiré de toutes mes forces pour le faire basculer. Raph s'est précipité pour me retenir et il en a même laissé tomber sa caméra. Tout ce qu'on pouvait entendre sur la vidéo c'est du verre se fracasser, des pas s'éloigner, une porte claquer et une voix prononcer :

- La fête est finie, rentrez chez vous.

## Épilogue

Je suis toujours assise devant le téléviseur. La scène est finie mais il me renvoie toujours mon image. Pourquoi je m'en ferais ? C'est lorsqu'il est éteint que l'écran cathodique reflète le mieux mon univers. Ma réalité dépasse toujours la fiction.

Sur le meuble de télévision trône un globe terrestre. Je le prends et je le fais tourner le plus vite que je peux sur son axe. Je fais pareil avec la terre quand je vais sur Google Earth. Je la fais spinner sans me soucier du véritable sens de sa rotation. La terre tourne de tous bords tous côtés, c'est fantastique. Ça me permet de mieux justifier mes nausées.

Puis, soudainement, la télévision se remet à jouer. Je ne sais pas si j'ai accroché un bouton ou si Marie, qui m'observait, a touché à la télécommande. Ou alors peut-être que c'est Raphaël qui, par un acte manqué, n'a pas réalisé qu'après la dernière track, ce serait la toute première qui serait diffusée. Je reconnais au style de plan que c'est lui qui tient l'appareil. Il va répondre à la porte. C'est Ugo. Marie s'étonne alors :

– Ah ben, je savais pas que Raph l'avait invité celui-là...

– Ben non, c'est pas Raph qui l'a invité. C'est lui, Ugo.

- Ton Ugo ? Ça veut dire que ton Ugo c'est le même Ugo que notre Ugo ? Ça, par exemple, tu peux pas dire que c'est pas une coïncidence!

Ou encore le pire coup monté de l'histoire. La thèse du complot se confirme tranquillement quand je visionne la suite. Ugo entre tout sourire, même si c'est de travers, dans notre appartement en disant à Raphaël :

- Bonne fête man! Ça va ?

Pour toute réponse, il a une caméra qui zigonne de haut en bas.

- Ok, est-ce que Ge est là ?

Pour toute réponse, il a une caméra qui zigonne de droite à gauche.

- Ok. Bon, t'aurais dû voir ça à la bibliothèque, je lui ai sorti une excuse bidon et tout est allé comme prévu. Sans vouloir faire de jeu de mot poche, l'affaire est dans le sac! Non mais, sans niaiser, elle a vraiment embarqué dans ton truc, ou son truc... Elle se souvient vraiment plus de son histoire, je te jure. Peut-être que tu devrais demander à Madeleine d'apporter quelque chose qui la ferait allumer... Tu y as déjà pensé ? Excellent. D'abord, c'est garanti que c'est à soir que ça se passe, parole d'Ugo Staschezky, a conclu le traître avec un clin d'œil, très syncro.

Quelque part dans mes souvenirs de la veille, j'entends très distinctement le tintement de bracelets entre eux. Je revois Madeleine, avec son accoutrement de tsigane. Son pagne trop grand pour elle. Une espèce de paréo défraîchi. Un paréo ? Mon paréo!

- Ah les cris...

– Je te jure que je savais pas, Ge, me promets Marie.

Je me lève. Je ne sais pas où aller. Mon premier réflexe est d'aller trouver Raphaël pour lui demander des explications et remettre la main sur mon sac. Puis, je me ravise. Au lieu de ça, j'entre dans ma chambre et je me mets à fouiller dans mon garde-robe. Au fond d'une boîte sur laquelle est écrit MÉMOIRE, je débusque, exactement là où je l'avais caché pour essayer de l'oublier, mon cahier mauve. Tout est là. L'histoire et les anagrammes. Tous ces mots dont j'aurais voulu pouvoir me passer. La liste est longue. Je la déchiffre tranquillement. Avec peine, bien sûr. Mais pas celle qu'on a quand on est triste.